

МИНИСТЕРСТВО ОБРАЗОВАНИЯ И НАУКИ РФ  
Государственное образовательное учреждение  
высшего профессионального образования  
«ВЛАДИМИРСКИЙ ГОСУДАРСТВЕННЫЙ ГУМАНИТАРНЫЙ  
УНИВЕРСИТЕТ»

**С.Л. МОКРЯКОВА**

**АНАЛИТИЧЕСКОЕ ЧТЕНИЕ**

Методическая разработка  
для студентов V курса  
факультета иностранных языков

Владимир 2010

УДК 440  
ББК 81-471.1-9  
М74

Мокрякова, С.Л. Аналитическое чтение: методическая разработка для студентов V курса факультета иностранных языков/ С.Л. Мокрякова. – Владимир: ВГУ, 2010. - 48 с.

Предложенная методическая разработка предназначена студентам 5 курса для аудиторных и самостоятельных занятий по практике устной и письменной речи. Она содержит оригинальные тексты известных французских авторов, сопровождаемые лексико-стилистическими упражнениями.

Рекомендуется для занятий по аналитическому чтению.

Составитель:

доцент кафедры французского языка ВГУ С.Л. Мокрякова

Рецензенты:

доцент, кандидат педагогических наук,  
зав. кафедрой иностранных языков ВГУ Е.П. Марычева;  
доцент, кандидат педагогических наук, зав. кафедрой  
второго иностранного языка ВГУ Н.Д. Якушева.

*Печатается по решению Редакционно-издательского совета ВГУ*

© Владимирский государственный гуманитарный университет. 2010

### **Albert Camus (1913–1960)**

Fils d'un ouvrier agricole, Albert Camus est né en Algérie en 1913. Ayant perdu son père à la guerre de 1914, il sera élevé par sa mère, d'origine espagnole, dans un pauvre appartement d'un quartier populaire d'Alger. Après le baccalauréat, pour mener à bien ses études de philosophie, il doit accepter de menus emplois dans le commerce ou l'administration ; il présente en 1936 un diplôme d'études supérieures, mais la tuberculose l'empêchera de passer l'agrégation de philosophie. Dès cette époque il a la passion du théâtre et fonde une troupe de théâtre pour laquelle il adapte différentes œuvres, y compris «Les Frères Karamazov» de Dostoïevsky.

Devenu journaliste à Alger puis à Paris, il cherche à s'engager en 1940, mais est ajourné pour raison de santé. Sous l'occupation allemande il participe à la Résistance et devient en août 1944 rédacteur en chef du journal «Combat».

Tour à tour essayiste, romancier et auteur dramatique, Camus se consacrera à sa carrière d'écrivain. Son œuvre pourrait, en gros, s'ordonner autour de deux pôles : l'absurde et la révolte, correspondant aux deux étapes de son itinéraire philosophique.

La morale de l'absurde est exposée dans «Le Mythe de Sisyphe», «L'Etranger» et dans deux pièces de théâtre «Caligula» et «Le Malentendu».

D'autre part l'auteur aboutit à la découverte d'une valeur qui donne à l'action son sens et ses limites: la nature humaine. Cet humanisme apparaît dans «La Peste» et dans deux pièces de théâtre «L'Etat de siège» et «Les Justes», avant de s'exprimer vigoureusement dans «L'Homme Révolté».

La carrière littéraire de Camus s'est trouvée prématurément brisée en 1960 par l'accident d'automobile qui coûta la vie à Camus. Peu auparavant, en 1957, le Prix Nobel était venu couronner cette œuvre «qui met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes».

### **LA PESTE**

Le mot de «peste» venait d'être prononcé pour la première fois. A ce point de récit qui laisse Bernard Rieux derrière sa fenêtre, on permettra au narrateur de justifier l'incertitude et la surprise du docteur, puisque, avec des nuances, sa réaction fut celle de la plupart de nos concitoyens. Les fléaux, en effet, sont une chose commune, mais on croit difficilement aux fléaux lorsqu'ils vous tombent sur la tête. Il y a eu dans le monde autant de pestes que de guerres. Et pourtant pestes et guerres trouvent les gens toujours aussi dépourvus. Le docteur Rieux était dépourvu, comme

l'étaient nos concitoyens et c'est ainsi qu'il faut comprendre ses hésitations. C'est ainsi qu'il faut comprendre aussi qu'il fut partagé entre l'inquiétude et la confiance. Quand une guerre éclate, les gens disent : «Ça ne durera pas, c'est bête». Et sans doute une guerre est certainement trop bête, mais cela ne l'empêche pas de durer. La bêtise insiste toujours, on s'en apercevrait si l'on ne pensait pas toujours à soi. Nos concitoyens à cet égard étaient comme tout le monde, ils pensaient à eux-mêmes, autrement dit ils étaient humanistes, ils ne croyaient pas aux fléaux. Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréel, c'est un mauvais rêve qui va passer. Mais il ne passe pas toujours et de mauvais rêve en mauvais rêve, ce sont les hommes qui passent et les humanistes, en premier lieu, parce qu'ils n'ont pas pris leurs précautions. Nos concitoyens n'étaient pas plus coupables que d'autres, ils oubliaient d'être modestes voilà tout, et ils pensaient que tout était encore possible pour eux, ce qui supposait que les fléaux étaient impossibles. Ils continuaient de faire des affaires, ils préparaient des voyages et ils avaient des opinions.

Comment auraient-ils pensé à la peste qui supprime l'avenir, les déplacements et les discussions? Ils se croyaient libres et personne ne sera jamais libre tant qu'il y aura des fléaux.

Et même après que le docteur Rieux eut reconnu devant son ami qu'une poignée de malades dispersés venaient, sans avertissement, de mourir de la peste, le danger demeurait irréel pour lui. Simplement, quand on est médecin, on s'est fait une idée de la douleur et on a un peu plus d'imagination. En regardant par la fenêtre sa ville qui n'avait pas changé, c'est à peine si le docteur sentait naître en lui ce léger écœurement devant l'avenir qu'on appelle inquiétude. Il essayait de rassembler dans son esprit ce qu'il savait de cette maladie. Des chiffres flottaient dans sa mémoire et il se disait que la trentaine de grandes pestes que l'histoire a connues avait fait près de cent millions de morts. Mais qu'est-ce que cent millions de morts ? Quand on fait la guerre, c'est à peine si on sait déjà ce que c'est qu'un mort. Et puisqu'un homme mort n'a de pieds que si on l'a vu mort, cent millions de cadavres semés à travers l'histoire ne sont qu'une fumée dans l'imagination. Le docteur se souvenait de la peste de Constantinople qui, selon Procope, avait fait dix mille victimes en un jour. Dix mille morts font cinq fois le public d'un grand cinéma. Voilà ce qu'il faudrait faire. On rassemble les gens à la sortie de cinq cinémas, on les conduit sur une place de la ville et on les fait mourir en tas pour y voir un peu clair. Au moins, on pourrait mettre alors des visages connus sur cet entassement anonyme. Mais, naturellement, c'est impossible à réaliser, et puis, qui connaît dix mille visages? D'ailleurs, des gens comme Procope ne savaient pas compter, la chose est connue. A Canton il y avait soixante-dix ans, quarante mille rats étaient morts de la

peste avant que le fléau s'intéressât aux habitants. Mais en 1871, on n'avait pas le moyen de compter les rats. On faisait son calcul approximativement, en gros, avec des chances évidentes d'erreur. Pourtant, si un rat a trente centimètres de long, quarante mille rats mis bout à bout feraient...

Le docteur regardait toujours par la fenêtre. D'un côté de la vitre le ciel frais du printemps, et de l'autre côté le mot qui résonnait encore dans la pièce: la peste.

Le docteur ouvrit la fenêtre et le bruit de la ville s'enfla d'un coup. D'un atelier voisin montait le sifflement bref et répété d'une scie mécanique. Rieux se secoua. Là était la certitude, dans le travail de tous les jours. Le reste tenait à des fils et à des mouvements insignifiants, on ne pouvait s'y arrêter. L'essentiel était de bien faire son métier.

... La sonnette de la porte retentit. Le docteur sourit à sa mère et alla ouvrir. Dans la pénombre du palier, Tarrou avait l'air d'un grand ours vêtu de gris. Rieux fit asseoir le visiteur devant son bureau. Lui-même restait debout derrière son fauteuil. Ils étaient séparés par la seule lampe allumée dans la pièce, sur le bureau.

– Je sais, dit Tarrou sans préambule, que je puis parler tout droit avec vous.

Rieux approuva en silence.

– Dans quinze jours ou un mois, vous ne serez d'aucune utilité ici, vous êtes dépassé par les événements.

– C'est vrai, dit Rieux.

– L'organisation sanitaire est mauvaise. Vous manquez d'hommes et de temps.

Rieux reconnut encore que c'était la vérité.

– J'appris que la préfecture envisage une sorte de service civil pour obliger les hommes valides à participer au sauvetage général.

– Vous êtes peu renseigné. Mais le mécontentement est déjà grand et le préfet hésite.

– Pourquoi ne pas demander des volontaires?

– On l'a fait, mais les résultats ont été maigres.

– On l'a fait par la voie officielle, un peu sans y croire. Ce qui leur manque, c'est l'imagination. Ils ne sont jamais à l'échelle des fléaux. Et les remèdes qu'ils imaginent sont à peine à la hauteur d'un rhume de cerveau. Si nous les laissons faire, ils périront, et nous avec eux.

– C'est probable, dit Rieux. Je dois dire qu'ils ont cependant pensé aux prisonniers, pour ce que j'appellerai les gros travaux.

– J’aimerais mieux que ce fût des hommes libres.

– Moi aussi. Mais pourquoi, en somme?

– J’ai horreur des condamnations à mort.

Rieux regarda Tarrou :

– Alors, dit-il.

– Alors, j’ai un plan d’organisation pour des formations sanitaires volontaires. Autorisez-moi à m’en occuper et laissons l’administration de côté. Du reste, elle est débordée. J’ai des amis un peu partout et ils feront le premier noyau. Et naturellement, j’y participerai.

– Bien entendu, dit Rieux, vous vous doutez que j’accepte avec joie. On a besoin d’être aidé, surtout dans ce métier. Je me charge de faire accepter l’idée à la préfecture. Du reste, ils n’ont pas le choix. Mais... Rieux réfléchit.

– Mais ce travail peut être mortel, vous le savez bien. Et dans tous les cas, il faut que je vous en avertisse. Avez-vous bien réfléchi ?

Tarrou le regardait de ses yeux gris.

– Que pensez-vous du prêche de Paneloux, Docteur?

La question était posée naturellement et Rieux y répondit naturellement.

– J’ai trop vécu dans les hôpitaux pour aimer l’idée de punition collective. Mais, vous savez, les chrétiens parlent quelquefois ainsi, sans le penser jamais réellement. Ils sont meilleurs qu’ils ne paraissent.

– Vous pensez pourtant, comme Paneloux, que la peste a sa bienfaisance, qu’elle ouvre les yeux, qu’elle force à penser !

Le docteur secoua la tête avec impatience.

– Comme toutes les maladies de ce monde. Mais ce qui est vrai des maux de ce monde est vrai aussi de la peste. Cela peut servir à grandir quelques uns. Cependant, quand on voit la misère et la douleur qu’elle apporte, il faut être fou, aveugle ou lâche pour se résigner à la peste.

Rieux avait à peine élevé le ton. Mais Tarrou fit un geste de la main comme pour le calmer. Il souriait.

– Oui, dit Rieux en haussant les épaules. Mais vous ne m’avez pas répondu. Avez-vous réfléchi ?

Tarrou se carra un peu dans un fauteuil et avança la tête dans la lumière.

– Croyez-vous en Dieu, Docteur?

La question était encore posée naturellement. Mais cette fois, Rieux hésita.

– Non, mais qu'est-ce que cela veut dire? Je suis dans la nuit, et j'essaie d'y voir clair. Il y a longtemps que j'ai cessé de trouver ça original.

– N'est-ce pas ce qui vous sépare de Paneloux?

– Je ne crois pas. Paneloux est un homme d'études. Il n'a pas vu assez mourir et c'est pourquoi il parle au nom d'une vérité. Mais le moindre prêtre de campagne qui administre ses paroissiens et qui a entendu la respiration d'un mourant pense comme moi. Il soignerait la misère avant de vouloir en démontrer l'excellence. Rieux se leva, son visage était maintenant dans l'ombre.

– Laissons cela, dit-il, puisque vous ne voulez pas répondre.

Tarrou sourit sans bouger de son fauteuil.

– Puis-je répondre par une question ?

A son tour le docteur sourit :

– Vous aimez le mystère, dit-il. Allons-y.

– Voilà, dit Tarrou. Pourquoi vous-même montrez-vous tant de dévouement puisque vous ne croyez pas en Dieu? Votre réponse m'aidera peut-être à répondre moi-même.

Sans sortir de l'ombre, le docteur dit qu'il avait déjà répondu, que s'il croyait en un Dieu tout-puissant, il cesserait de guérir les hommes, lui laissant alors ce soin. Mais que personne au monde, non, pas même Paneloux qui croyait y croire, ne croyait en un Dieu de cette sorte, puisque personne ne s'abandonnait totalement et qu'en cela du moins, lui, Rieux, croyait être sur le chemin de la vérité, en luttant contre la création telle qu'elle était.

– Ah ! dit Tarrou, c'est donc l'idée que vous vous faites de votre métier ?

– A peu près, répondit le docteur en revenant dans la lumière.

Tarrou siffla doucement et le docteur le regarda.

– Oui, dit-il, vous vous dites qu'il y faut de l'orgueil. Mais je n'ai que l'orgueil qu'il faut, croyez-moi. Je ne sais pas ce qui m'attend ni ce qui viendra après tout ceci. Pour le moment il y a des malades et il faut les guérir. Ensuite, ils réfléchiront et moi aussi. Mais le plus pressé est de les guérir.

Je les défends comme je peux, voilà tout.

– Contre qui?

Rieux se tourna vers la fenêtre. Il devinait au loin la mer à une condensation plus obscure de l'horizon. Il éprouvait seulement sa fatigue et luttait en même temps contre un désir soudain et déraisonnable de se livrer un peu plus à cet homme singulier, mais qu'il sentait fraternel.

– Je n'en sais rien, Tarrou, je vous jure que je n'en sais rien. Quand je suis entré dans ce métier, je l'ai fait abstraitement, en quelque sorte, parce que j'en avais besoin, parce que c'était une situation comme les autres, une de celles que les jeunes gens se proposent. Peut-être aussi parce que c'était particulièrement difficile pour un fils d'ouvrier comme moi. Et puis il a fallu voir mourir. Savez-vous qu'il y a des gens qui refusent de mourir? Avez-vous jamais entendu une femme crier : «Jamais !» au moment de mourir? Moi oui. Et je me suis aperçu alors que je ne pouvais pas m'y habituer. J'étais jeune et mon dégoût croyait s'adresser à l'ordre même du monde. Depuis, je suis devenu plus modeste. Simplement, je ne suis toujours pas habitué à mourir. Je ne sais rien de plus. Mais après tout...

Rieux se tut et se rassit. Il se sentait la bouche sèche.

– Après tout? dit doucement Tarrou.

– Après tout... reprit le docteur, et il hésita encore, regardant Tarrou avec attention, c'est une chose qu'un homme comme vous peut comprendre, n'est-ce pas, mais puisque l'ordre du monde est réglé par la mort, peut-être vaut-il mieux pour Dieu qu'on ne croie pas en lui et qu'on lutte de toutes ses forces contre la mort, sans lever les yeux vers ce ciel où il se tait.

– Oui, approuva Tarrou, je peux comprendre. Mais vos victoires seront toujours provisoires, voilà tout.

Rieux parut s'assombrir.

– Toujours, je le sais. Ce n'est pas une raison pour cesser de lutter.

– Non, ce n'est pas une raison. Mais j'imagine alors ce que doit être cette peste pour vous.

– Oui, dit Rieux. Une interminable défaite.

Tarrou fixa un moment le docteur, puis il se leva et marcha lourdement vers la porte et Rieux le suivit. Il le rejoignait déjà quand Tarrou qui semblait regarder à ses pieds, lui dit :

– Qui vous a appris tout cela, Docteur?

La réponse vint immédiatement :

– La misère.

Rieux ouvrit la porte de son bureau et, dans le couloir, dit à Tarrou qu'il descendait aussi, allant voir un de ses malades dans les faubourgs. Tarrou lui proposa de l'accompagner et le docteur accepta. Sur le palier le docteur essaya en vain de faire fonctionner la minuterie. Les escaliers restaient plongés dans la nuit. Le docteur se demandait si c'était l'effet d'une nouvelle mesure d'économie. Mais on ne pouvait pas savoir. Depuis quelque temps déjà, dans les maisons et dans la ville, tout se détraquait. C'était peut-être simplement que les concierges, et nos concitoyens en général ne prenaient plus soin de rien. Mais le docteur n'eut pas le temps de s'interroger plus avant, car la voix de Tarrou résonnait derrière lui :

– Encore un mot, Docteur, même s'il vous paraît ridicule: vous avez tout à fait raison.

Rieux haussa les épaules pour lui-même, dans le noir.

– Je n'en sais rien, vraiment. Mais vous, qu'en savez-vous ?

– Oh, dit l'autre sans s'émouvoir, j'ai peu de choses à apprendre.

Le docteur s'arrêta et le pied de Tarrou, derrière lui, glissa sur une marche. Tarrou se rattrapa en prenant l'épaule de Rieux.

– Croyez-vous tout connaître de la vie? demanda celui-ci.

La réponse vint dans le noir, portée par la même voix tranquille:

– Oui.

Quand ils débouchèrent dans la rue, ils comprirent qu'il était assez tard, onze heures peut-être. La ville était muette, peuplée seulement de frôlements. Très loin, le timbre d'une ambulance résonna. Ils montèrent dans la voiture et Rieux mit le moteur en marche.

– Il faudra, dit-il, que vous veniez demain à l'hôpital pour le vaccin préventif. Mais, pour en finir et avant d'entrer dans cette histoire, dites-vous que vous avez une chance sur trois d'en sortir.

– Ces évaluations n'ont pas de sens, Docteur, vous le savez comme moi. Il y a cent ans, une épidémie de peste a tué tous les habitants d'une ville de Perse, sauf précisément le laveur des morts qui n'avait jamais cessé d'exercer son métier.

– Il a gardé sa troisième chance, voilà tout, dit Rieux d'une voix soudain plus sourde. Mais il est vrai que nous avons encore tout à apprendre à ce sujet.

Dégagez l'idée maîtresse de cet extrait. La peste y est-elle une simple épidémie?

### Etude du style

1. Quelles sont les idées philosophiques qui se dégagent du dialogue du docteur Rieux et de Tarrou ? Faites ressortir les phrases qui selon vous résument la conception du monde de Rieux.
2. A l'aide d'exemples pris dans le texte, précisez de quelle manière Camus réussit à montrer toute l'étendue des souffrances que les guerres apportent à l'humanité.
3. Comment les digressions de l'auteur s'enchaînent-elles dans la narration? Relevez ces dernières et commentez-les.
4. En analysant les répliques de Tarrou faites le portrait de ce dernier. Qu'est-ce qui contribue à rendre son parler ironique?
5. A quel point la syntaxe affective utilisée par Camus sert à l'expressivité du texte? Citez des exemples à l'appui.
6. Déterminez les procédés stylistiques qui figurent dans les phrases:
  - a) ... quarante mille rats étaient morts de la peste avant que le fléau s'intéressât aux habitants.
  - b) La ville était muette, peuplée seulement de frôlements.
  - c) Le docteur regardait toujours par la fenêtre. D'un côté de la vitre le ciel frais du printemps, et de l'autre côté le mot qui résonnait encore dans la pièce : « la peste ».
7. Justifiez le rôle des questions rhétoriques.
8. Relevez et appréciez les répétitions qui sont très nombreuses dans l'extrait.
9. Dans les exemples suivants analysez le sens et la fonction syntaxique de l'adverbe « naturellement » et montrez la différence de ses possibilités combinatoires.
  - J'ai un plan d'organisation pour les fonctions sanitaires volontaires. J'ai des amis un peu partout et ils feront le premier noyau. Et naturellement, j'y participerai.
  - La question était posée naturellement et Rieux y répondit naturellement.

### Exercices

1. Expliquez le sens des mots suivants :  
minuterie *f*, vaccin *m*, préventif, condensation *f*.
2. Dites autrement :

Le docteur Rieux *était dépourvu* comme l'étaient nos concitoyens. Le fléau *n'est pas à la mesure* de l'homme. D'ailleurs les gens comme Procope, ne savaient pas compter, *la chose est connue*. Le docteur ouvrit la fenêtre et le bruit de la ville *s'enfla* d'un coup. Rieux *se secoua*. Je sais... que je puis parler *tout droit* avec vous... Vous *êtes dépassés* par les événements. J'appris que la préfecture *envisage* une sorte de service civil. *Autorisez-moi* à m'en occuper et *laissons* l'administration *de côté*. *Du reste elle est débordée*. Tarrou *se rattrapa* en prenant l'épaule de Rieux.

3. Quelle différence faites-vous entre les synonymes :

autoriser – permettre ; évaluation – estimation – appréciation; se rattraper – se reprendre – se ressaisir.

Appuyez votre réponse par des exemples.

Mettez dans les phrases ci-dessous le verbe synonymique qui convient :

évaluer, apprécier, estimer.

a) Le montant de ce vol n'est pas encore exactement...

b) Il faut savoir... à sa juste valeur le sacrifice qu'il a fait pour vous.

c) Le vieux porteur était habitué à ... le poids de chaque fardeau à la vue.

4. Précisez les possibilités combinatoires de l'adjectif **frais**. Dites en français:

свежая новость, свежая рана, свежий цвет лица, свежий вид, свежий ветер, свежие силы, на свежую голову, идти по свежим следам.

5. Quel est le sens du mot **débordé** dans la phrase : « Du reste elle (l'administration) est débordée. » De quoi peut-on être débordé ? Que veut dire: **une ligne débordée par l'ennemi, être débordé par les événements**.

6. Citez les mots qui peuvent remplacer l'adjectif **maigre** dans **maigre résultat**.

7. Précisez la différence d'emploi des mots **sauveur m** et **sauveteur m**.

8. Déterminez le champ sémantique du verbe **secouer**. Inventez de petites phrases qui mettent en valeur ses différentes acceptions.

9. Expliquez la formation du substantif **concitoyen m**. Citez quelques mots construits d'après le même modèle.

10. Inventez des phrases en utilisant les expressions et les mots ci-dessous :

sans préambule, n'être d'aucune utilité, être à l'échelle de, être à la mesure de, laisser de côté, démontrer l'excellence de qch, se livrer à qch, en gros, à cet égard, y voir clair, se faire une idée de qch, après tout, être dépassé par qch.

**Traduction**

a). Traduisez par écrit :

1. В докладе приводятся результаты проведённого эксперимента. С этой точки зрения работа представляет большой интерес. 2. Давно пора оставить все разногласия и постараться прийти к соглашению по основному вопросу. 3. Несмотря на слабое здоровье, он решил добиться разрешения уехать на далёкую стройку. 4. Участники собрания сумели убедить администрацию принять план строительства спортивной площадки. 5. Нужно прожить несколько лет в стране, чтобы составить себе представление о своеобразии обычаев её народа. 6. В своей интересной статье молодой учёный наглядно показал преимущество нового метода исследования. 7. В последнее время я загружен работой, но постараюсь прийти на защиту вашей диссертации. 8. Вот то, что я хотел рассказать вам в общих чертах. 9. Он вовремя спохватился и сказал, что это вопрос времени. 10. Молодой человек смотрел на безбрежное море и думал, что в ту же самую минуту его товарищи пролетали над снежными вершинами Альп. 11. У нас есть шанс застать их сегодня в городе, в противном случае придётся вернуться назад. 12. Хотя я очень занята, но боюсь, что не смогу устоять перед вашим заманчивым предложением пойти в Большой театр. 13. Не сможете ли вы дать приблизительную оценку этой коллекции? 14. Его доклад мне не пригодится, он уже утратил свою актуальность. 15. Эта задача соответствует требованиям современности. 16. Декан разрешил ему досрочно сдать экзамен. 17. Больной в опасности. Надо как можно скорее сделать ему операцию. 18. Эта книга не лишена интереса, настоятельно советую вам её прочитать. 19. Данный доклад нельзя подготовить за три дня, это всем известно.

b) Traduction bilatérale

Entretien entre deux étudiants qui se préparent à l'examen de littérature française.

A. Я много прочёл о Камю, но плохо представляю его себе как драматурга. Расскажи мне, что ты знаешь о его пьесах.

B. Camus a écrit quatre pièces, mais elles sont toutes peu réussies. Vers la fin des années trente, de 1937 à 1939, il a travaillé en Algérie avec une équipe d'amateurs. Lui-même, il était acteur. En 1938 il a tenu le rôle d'Ivan Karamazov dans la pièce qu'il avait montée lui-même.

A. Скажите пожалуйста! А я этого и не знал! Вот уж никогда не думал, что Камю был актёром!

B. Et quel acteur ! A part cela il était animateur et directeur de troupe. Lui-même il avait adapté des œuvres de Sartre, de Dostoïevsky. Le théâtre était pour Camus une entreprise collective, une entreprise privilégiée. C'est par le théâtre qu'il cherchait à vaincre la solitude.

А. Да, я знаю. Впрочем, в этом и состоит одно из его противоречий. Слова *solitaire* и *solidaire* очень хорошо выражают это. Камю ведь не принадлежал к писателям, которые замыкались в башню из слоновой кости. Насколько мне известно, он примыкал к Сопротивлению и обвинял нацистов в том, что они ещё больше усиливают несправедливость человеческой судьбы.

В. Oui, aussi n'est-il pour rien qu'il a choisi le mot « équipe » pour nommer sa troupe « Théâtre de l'Equipe ».

А. И всё же театр не был сильной стороной его творчества. Ведь Камю прославился как автор «Постороннего» и «Чумы», а не как драматург. Но мне кажется, что его пьесы позволяют лучше понять его. Я читал, что в молодости он находился под сильным влиянием Ницше, Мальро, Кафки, Жида, и это наложило на него глубокий отпечаток. По-моему, вся концепция Камю об абсурдности мира идёт от этих писателей, которые близки ему по духу.

В. Tu as raison. L'influence de ces écrivains sur le jeune Camus est très sensible, notamment l'influence d'André Gide. Ce dernier, rénovateur de mythes, avait pressenti l'intérêt de celui de Sisyphe. Toutefois, le sens que Gide entendait donner à ce mythe est presque à l'opposé de celui qu'en a tiré Camus. L'image de son Sisyphe luttant sans espoir domine et éclaire toute sa création romanesque.

А. А не считаешь ли ты, что вторая мировая война также сыграла очень большую роль в мировоззрении Камю? Ведь именно в феврале 1941 года Камю написал свой «Миф о Сизифе», где жизнь представляется ему полнейшим хаосом, бессмыслицей, и где он прямо говорит о решающем значении смерти и об отчуждённости человека.

В. D'accord. Camus estime que le problème clé de la philosophie est celui du suicide, car il est lié au «choix libre» et au sens de la vie. Il affirme qu'au moment de notre vie nous nous trouvons étrangers au monde, et c'est alors que naît le sentiment de l'absurde.

А. По-моему, Камю умышленно сделал Сизифа абсурдным героем. Сизиф отдаёт себе отчёт в том, что делает бессмысленное дело и, зная это, он всё же поднимается над своей судьбой. Писатель здесь проповедует стоицизм. Камю свойственна метафизичность, априорность. Он не верит в социально-преобразующую деятельность. Скажи, а что ты думаешь о пьесе «Калигула»? Расскажи мне о ней.

В. *Caligula* a été écrit en 1938. Dans cette pièce Camus veut dire qu'il est inutile de chercher à percer le mystère de notre destinée, la logique y est impuissante, comme le prouve l'exemple de Caligula. Après la mort de sa bien-aimée,

Caligula se rend à l'évidence que l'homme, fût-il empereur à Rome, n'est qu'un jouet du destin, incapable de remédier aux fléaux qui tombent sur lui. Révolté par cette fatalité dont il prend conscience, Caligula, à son tour, devient la cruauté même en faisant tuer les gens sans la moindre raison. Enfin il est assassiné par ses ennemis, mais, selon Camus, Caligula se laisse tuer – c'est un suicide.

A. Камю, видимо, хотел показать, что Калигула, познавший абсурдность мира, завоёвывает себе свободу убийствами и террором, но он гибнет, так и не найдя выхода из тупика.

B. Oui, la pièce montre où aboutit l'homme s'il se fie uniquement à son raisonnement. Je ne peux m'empêcher de te citer cette pensée de Camus : «Nous prenons l'habitude de vivre avant de prendre l'habitude de penser».

A. Это очень хорошо сказано. Да, действительно, пьесы Камю содержат очень много признаний. Но всё-таки главные его шедевры это «Посторонний» и «Чума». Интересно, что эти два произведения совершенно различны по своему характеру. Разница в их написании всего 5 лет, так как «Посторонний» был написан в 1942 году, а «Чума» в 1947 году, но это были годы большого разочарования для писателя.

B. «La Peste» peut être considérée à juste titre comme le sommet de son art, son point culminant. Il s'agit de dépasser «l'absurde» et de proposer une façon de vivre.

### **ROGER MARTIN DU GARD (1881–1958)**

Roger Martin du Gard, prix Nobel de littérature en 1937, est un représentant du réalisme bourgeois du XX-e siècle.

Son premier livre important *Jean Barois* (1913) décrit l'évolution d'un intellectuel. Son talent d'écrivain s'affirme encore dans des farces villageoises, puis dans une nouvelle sobre et hardie *La confiance africaine* et dans des tableaux de mœurs paysannes ( *Vieille France*). Mais la notoriété lui vint d'un roman cyclique en sept parties et un épilogue, *Les Thibault* (1922–1940). En peignant la vie d'une famille bourgeoise pendant les premières années du siècle, Roger Martin du Gard a voulu demeurer toujours objectif et mesuré. Mais l'honnêteté de sa peinture ne l'a pas empêché de prendre implicitement parti. En effet, il n'est pas impartial quand il crée Oscar Thibault, grand bourgeois, catholique d'extrême droite, dur, orgueilleux, obstiné dans ses préjugés de classe qui lui apparaît évidemment comme le symbole d'un ordre suranné : il lui oppose ses deux fils, deux représentants d'une génération nouvelle, entre lesquels semble osciller la sympathie de l'auteur.

Antoine, un bon médecin à l'esprit méthodique et positif, ne se flatte pas de peser sur le destin collectif de ses semblables et choisit de venir en aide aux misères individuelles ; Jacques, dans son idéalisme passionné, lutte pour la sauvegarde de la paix, pour l'avènement de la révolution sociale.

## INTRODUCTION

Pour couper court à l'amitié exaltée qui unit son fils Jacques au jeune protestant Daniel de Fontanin, monsieur Thibault le fait interner dans une maison de redressement à Crouy qui compte parmi ses «bonnes œuvres». Antoine va à Crouy et y découvre son frère Jacques abruti par le système «ingénieux» de son père. De retour à Paris il va trouver monsieur Thibault pour lui parler du sort de Jacques.

## LE SORT DE JACQUES

Antoine entra tout droit dans le cabinet de son père, qui mettait en ordre son bureau avant d'aller au lit.

– Je t'apporte de très mauvaises nouvelles : Jacques ne peut pas rester à Crouy. Il reprit haleine, et continua d'un trait: « J'en arrive. Je l'ai vu. Je l'ai confessé. J'ai découvert des choses lamentables. Je viens en causer avec toi. Il est urgent de le sortir au plus tôt de là».

M. Thibault demeura quelques secondes immobile. Sa stupeur ne fut perceptible que dans sa voix :

– «Tu... ? A Crouy ? Toi ? Pourquoi faire? Sans me prévenir? Es-tu fou ? Explique-toi».

Quoique soulagé d'avoir du premier bond franchi l'obstacle, Antoine était fort mal à l'aise et bien incapable de parler. Il y eut un silence étouffant. M. Thibault avait ouvert les yeux ; ils se refermèrent lentement, comme malgré lui. Alors il s'assit et posa ses poings sur le bureau.

– «Explique-toi, mon cher», reprit-il. Il martelait avec solennité chaque syllabe : «Tu dis que tu as été à Crouy ? Quand?»

– «Aujourd'hui».

– «Comment? Avec qui ?»

– «Seul».

– «Est-ce que... on t'a reçu ?»

– «Naturellement».

– «Est-ce que... on t'a laissé voir ton frère ?»

– «J'ai passé toute la journée auprès de lui. Seul avec lui».

Antoine avait une façon provocante de faire sonner la fin de ses phrases, qui fouetta la colère de M. Thibault, mais l'avertit qu'il y avait lieu d'être circonspect.

– «Tu n’es plus un enfant», proclama-t-il, comme s’il eût constaté l’âge d’Antoine au son de sa voix. Tu dois comprendre l’inconvenance d’une pareille démarche, à mon insu. Est-ce que tu avais une raison particulière pour aller à Crouy sans me le dire ? Est-ce que ton frère t’avait écrit, t’avait appelé?»

– «Non. J’ai été pris de doutes, tout à coup».

– «De doutes? Sur quoi ?»

– «Mais sur tout... Sur le régime... Sur les effets du régime auquel Jacques est soumis depuis neuf mois».

– «Vraiment, mon cher, tu... tu me surprends !» Il hésitait, choisissant des termes mesurés, que démentaient ses grosses mains fermées et ses coups de tête en avant. «Cette... méfiance, à l’égard de ton père...»

– «Tout le monde peut se tromper. La preuve !»

– «La preuve?»

– «Ecoute, père, inutile de se fâcher. Je pense que nous voulons l’un et l’autre la même chose : le bien de Jacques. Quand tu sauras dans quel état de déchéance je l’ai trouvé, tu décideras, tout le premier, que Jacques doit quitter le pénitencier au plus tôt».

– «Ça, non !»

Antoine s’efforça de ne pas entendre le ricanement de M. Thibault.

– «Si, père».

– «Je te dis : non !»

– «Père, quand tu sauras...»

– «Est-ce que tu me prendrais pour un imbécile, par hasard ? Est-ce que tu supposes que j’ai attendu tes renseignements pour savoir ce qui se fait à Crouy, où, depuis plus de dix ans, je passe tous les mois une inspection générale, suivie d’un rapport ? Où rien ne se décide sans avoir d’abord été discuté en séance d’un Conseil dont je suis le président ? Voyons?»

– «Père, ce que j’ai vu là-bas...»

– «Assez là-dessus. Ton frère a pu te débiter tous les mensonges qu’il a voulu ; avec toi, il avait beau jeu ! Mais avec moi, ce sera une autre affaire».

– «Jacques ne s’est plaint de rien».

M. Thibault parut interloqué.

– «Eh bien, alors ?» lança-t-il.

– «Au contraire, et c'est le plus grave: il dit qu'il est tranquille, il dit même qu'il est heureux, qu'il se plaît là-bas !» Et comme M. Thibault faisait entendre un petit rire satisfait, Antoine lâcha sur un ton blessant : « Le pauvre gosse a de tels souvenirs de la vie de famille, qu'il préfère encore sa prison !»

L'offense manqua son but :

– « Eh bien, c'est parfait, nous sommes donc tous d'accord. Que veux-tu d'autre? »

Antoine n'était plus assez certain d'obtenir la liberté de Jacques pour dévoiler à M. Thibault tout ce que les aveux de l'enfant lui avaient appris ; il résolut de s'en tenir à des griefs généraux et de dissimuler le reste.

– «Je vais te dire la vérité, père», commença-t-il, en fixant sur M. Thibault un regard attentif. «J'avais soupçonné des privations, des mauvais traitements, des cachots. Oui, je sais. Rien de tout cela n'est fondé, heureusement. Mais j'ai constaté dans l'existence de Jacques une misère morale cent fois pire. On te trompe quand on te dit que l'isolement lui fait du bien. Le remède est bien plus dangereux que le mal. Ses journées se passent dans une oisiveté pernicieuse. Son professeur, n'en parlons pas : la vérité est que Jacques ne fait rien, et il est visible que déjà son intelligence devient incapable du moindre effort. Prolonger l'épreuve, crois-moi, c'est compromettre à jamais l'avenir. Il est tombé dans un tel état d'indifférence, et sa faiblesse est telle, que s'il restait quelques mois encore dans cette torpeur, il serait trop tard pour lui rendre jamais la santé».

Antoine ne quittait pas son père de l'œil; il semblait peser de tout son regard sur cette face inerte pour en faire jaillir une lueur d'acquiescement.

M. Thibault, ramassé sur lui-même, gardait une immobilité massive; il faisait songer à ces pachydermes dont la puissance reste cachée tant qu'ils sont au repos; de l'éléphant d'ailleurs, il avait les larges oreilles plates, et aussi, par éclairs, l'œil rusé. Le plaidoyer d'Antoine le rassurait. Il y avait eu déjà quelques embryons de scandales à la Fondation, quelques surveillants qu'il avait fallu congédier, sans ébruiter les motifs de leur renvoi, et M. Thibault avait craint un moment que les révélations d'Antoine fussent de cette nature : il respirait.

– «Est-ce que tu crois m'apprendre quelque chose?» fit-il d'un air bonasse. «Tout ce que tu dis là fait honneur à ta générosité naturelle, mon cher : mais permets-moi de te dire, en toute conscience, que ces questions de correction sont fort complexes, et qu'en ces matières on ne s'improvise pas une compétence du jour au lendemain. Crois-en mon expérience et celle des spécialistes. Tu dis faiblesse, torpeur. Dieu merci ! Tu sais ce que valait ton frère : crois-tu que

l'on puisse broyer une pareille volonté de mal faire, sans d'abord la réduire ? En affaiblissant avec mesure un enfant vicieux, ce sont ses mauvais instincts qu'on affaiblit, et l'on peut alors en venir à bout : c'est la pratique qui apprend ça. Et vois : est-ce que ton frère n'est pas transformé ? Il n'a plus jamais de colères ; il est discipliné, poli avec tous ceux qui l'approchent. Tu dis toi-même qu'il en est arrivé déjà à aimer l'ordre, la régularité de sa nouvelle existence. Hé mais, est-ce qu'il n'y a pas lieu d'être fier d'un tel résultat, en moins d'un an ?»

Il effilait entre ses doigts boudinés la pointe de sa barbiche ; et lorsqu'il eut terminé, il glissa vers son fils un coup d'œil oblique. L'organe sonore, le débit majestueux, prêtaient une apparence de force à ses moindres paroles ; et Antoine avait une telle habitude de s'en laisser imposer par son père, qu'au fond de lui-même, il faiblit. Mais M. Thibault commit une maladresse d'orgueil :

– «D'ailleurs je me demande pourquoi je prends la peine de défendre l'opportunité d'une sanction qui n'est pas et ne sera pas remise en question. Je fais ce que je crois devoir faire, en toute conscience, et n'ai de compte à rendre à qui que ce soit. Tiens-le-toi pour dit, mon cher».

Antoine se cabra :

– «Ce n'est pas le moyen de me réduire au silence, père ! Je te répète que Jacques ne peut pas rester à Crouy».

M. Thibault eut de nouveau un petit rire acerbe. Antoine fit un effort pour demeurer maître de lui.

– «Non, père, ce serait un crime que de laisser Jacques là-bas. Il y a, en lui, une valeur que l'on ne doit pas laisser perdre. Laisse-moi te dire, père : tu t'es souvent trompé sur son caractère : il t'agace et tu ne vois ses...»

– «Qu'est-ce que je ne vois pas ? Nous ne vivons tranquilles ici que depuis son départ. Est-ce vrai ? Eh bien, quand il sera corrigé, nous verrons à le faire revenir. D'ici là...» Son poing se souleva, comme s'il allait le laisser retomber de tout son poids ; mais il ouvrit la main, et posa doucement sa paume à plat sur le bureau. Sa colère couvait. Celle d'Antoine éclata :

– «Jacques ne restera pas à Crouy, père, je t'en répons !»

– «Oh, oh...», fit M. Thibault sur un ton persifleur. «Est-ce que tu n'oublies pas un peu trop, mon cher, que tu n'es pas le maître ?»

– «Non, je ne l'oublie pas. Aussi je te demande : Qu'est-ce que tu comptes faire ?»

– «Moi ?» murmura M. Thibault avec lenteur ; il eut un sourire froid et entrouvrit une seconde les paupières : «Cela ne fait pas de doute : semoncer vertement M. Faïsme pour t’avoir reçu sans mon autorisation ; et t’interdire à jamais l’accès de la colonie».

Antoine croisa les bras :

– «Alors, tes brochures, tes conférences ? Toutes tes belles paroles ! Dans les congrès, oui ! Mais devant une intelligence qui sombre, fût-ce celle d’un fils, rien ne compte : pas de complications, vivre tranquille, et advienne que pourra ?»

– «Imposteur !» cria M. Thibault. Il se mit debout. «Ah, ça devait arriver! Je te voyais venir depuis longtemps. Certains mots qui t’échappent à table, tes livres, tes journaux... Ta froideur à accomplir tes devoirs... Tout se tient : l’abandon des principes religieux, et bientôt l’anarchie morale, et la révolte pour finir !»

Antoine secoua les épaules :

– «N’embrouillons pas les histoires. Il s’agit du petit, et ça presse. Père, promets-moi que Jacques...»

– «Je t’interdis dorénavant de me parler de lui ! Cette fois, est-ce clair ?»

Ils se toisèrent.

– «C’est ton dernier mot ?»

– «Va-t’en !»

– «Ah, père, tu ne me connais pas», murmura Antoine avec un rire plein de défi. «Je te jure que Jacques sortira de ce bagne ! Et que rien, rien ne m’arrêtera !»

*Les Thibault*

### **Sujets de conversation**

1. Que pouvez-vous dire du caractère de M. Thibault d’après l’extrait en question ?
2. Parlez de la vie de Jacques au pénitencier.
3. Justifiez la conduite d’Antoine et dites ce que vous en pensez.
4. Résumez le texte sous forme de dialogue.

### **Etude des mots et des expressions**

1. Les verbes **découvrir** et **inventer** ne sont pas synonymiques. On **découvre** ce qui, existant déjà, est inconnu ou caché : *Christophe Colomb a découvert l'Amérique. Découvrir un trésor, une source, une mine d'or. Il découvrit une issue secrète.*

On **invente** une chose quand on l'imagine le premier : *Les frères Lumière ont inventé le cinématographe.*

**Inventer** c'est aussi imaginer une chose qu'on donne comme réelle : *On a inventé l'Eldorado.*

2. Faites attention à l'emploi transitif du verbe **sortir** dans la phrase : *Je viens en causer avec toi. Il est urgent de le sortir au plus tôt de là.*

On dit : *sortir la voiture du garage, sortir un cheval de l'écurie, sortir un enfant pour qu'il prenne l'air.*

3. Ne confondez pas les mots **méfiance** f et **défiance** f. **La méfiance** est la crainte naturelle et habituelle d'être trompé: *Quand on a de la méfiance, on doute même de la sincérité de ses amis. Son attitude a éveillé la méfiance.* Est méfiant celui qui n'accorde que difficilement sa confiance, parce qu'il soupçonne le mal chez les autres : *L'homme méfiant croit qu'il sera trompé.*

Le sentiment de **défiance**, quoique de même nature que celui de **méfiance**, est moins fort, et surtout occasionnel : *On témoigne de la défiance à qn parce qu'on ne le connaît pas ou qu'on a des raisons de s'en défier. Avoir une juste défiance de ses propres forces. L'homme défiant craint d'être trompé.*

4. Le verbe **se fâcher** se construit avec les prépositions **contre** ou **avec**.

**Se fâcher contre qn**, c'est se mettre en colère, s'irriter contre qn (ne pas dire **se fâcher après qn**) : *Il s'est fâché contre vous.*

**Se fâcher avec qn**, c'est se brouiller avec lui.

On dit : *Je suis fâché qu'il m'ait quitté si tôt* (mieux que : *Je suis fâché de ce qu'il m'a quitté si tôt*).

5. Retenez l'expression **se le tenir pour dit** qui veut dire «prendre acte de qch» : *Tenez-vous cela pour dit* (notez bien cela). – *Julien était disposé à se le tenir pour dit, et à continuer gaîment la conversation, quand il entendit M. de Rênal qui s'approchait.* (Stendhal)

Faites l'analyse stylistique du texte.

## Exercices

1. Dites en d'autres termes :

être *circonspect* ; *bonasse* ; *déchéance* *f* ; *débit* des mensonges ; *acquiescement* *m* ; *broyer* la volonté ; un ton *persifleur* ; *semoncer* vertement ; *demeurer* maître de soi ; *franchir* un obstacle.

2. Quel est le sens du verbe **couver** dans la phrase «sa colère couvait»? Que signifie ce verbe au sens propre ? Expliquez ce que veut dire :

couver une trahison ; couvrir une maladie ; couvrir qn des yeux.

3. Citez quelques groupements de mots où le nom **séance** *f* est le mot clé. Que veut dire en russe **séance-concert** *f* ?

4. Formez des substantifs :

semoncer ; circonspect ; démentir ; couvrir.

5. Dites les verbes qu'on emploie avec les mots **preuve** *f* et **colère** *f*.

6. Avec quelles épithètes peut-on employer le substantif **débit** *m* ayant le sens de «manière de parler, de réciter»?

Modèle : avoir le débit majestueux.

7. Faites entrer dans des phrases :

franchir l'obstacle ; débit des mensonges ; soumettre à un régime ; oisiveté *f* ; réduire au silence ; en toute conscience.

8. Complétez les phrases suivantes :

1. Il est urgent de ... . 2. Ce garçon est soumis à ... . 3. Elle veut le réduire à ... . 4. Il comptait sur ... . 5. Ce soldat a fait preuve de ... . 6. La séance a été...

9. Traduisez oralement :

1. Я на вас очень сержусь. 2. Я с ним поспорил. 3. Я разделяю ваше недоверие к этому человеку. 4. Подозрительность этой женщины переходила все границы. 5. Заседание было прервано. 6. Это был очень осмотнительный человек. 7. Мальчик получил основательную нахлобучку от учителя.

10. Traduisez les questions suivantes et répondez-y en français :

1. Скажите, читали ли вы книгу Роже Мартэн дю Гара «Семья Тибо»? 2. Знаете ли вы, о чем говорится в этом произведении?

3. Понравился ли вам отрывок из «Семьи Тибо», помещенный в учебнике? 4. О чем думал Антуан после разговора с отцом о судьбе Жака? 5. Как вы полагаете, остался ли он удовлетворен решением г-на Тибо? 6. Что вы можете сказать о характере и поведении Тибо-отца?

11. Traduisez par écrit :

1. В борьбе с врагами жители проявили мужество и героизм. 2. На заключительном заседании конгресса было принято обращение ко всем сторонникам мира. 3. Многие французские авторы описывают в своих произведениях распад буржуазной семьи. 4. Чтобы сломить упрямство своего младшего сына, г-н Тибо отправил его в исправительный дом. 5. Тибо был очень осмотрителен во всех своих поступках. 6. Жак не сводил глаз со своего брата, который был для него большим авторитетом. 7. Насмешливый тон г-на Тибо задел самолюбие Антуана. 8. Сбитый с толку поведением репортера, Жан-Кристоф не мог понять цели его прихода. 9. Несмотря на гнев, который нарастал в нем, Антуан прекрасно владел собой. 10. Людовик XI был очень подозрительным человеком, ему казалось, что все кругом него замышляют измену. 11. «Все ученики, нарушающие дисциплину, останутся после уроков, имейте это в виду», – сказал учитель, обращаясь к классу. 12. Он представил неопровержимые доказательства своей правоты. 13. Не зная, чем объяснить свой поступок, ученик начал лгать. 14. Это не терпит отлагательств, и мы должны немедленно пересмотреть план нашей работы. 15. Можете ли вы опровергнуть эти факты? 16. Несмотря на свой добродушный вид, старый учитель был очень строг.

### **Texte supplémentaire**

#### **Roger Martin du Gard par lui-même**

«Le principal objet du roman, c'est d'exprimer le tragique de la vie, le tragique d'une vie individuelle, le tragique d'une destinée «en train de s'accomplir.»

Le style notatif «est un laborieux effort, qui implique une volonté implacable, un émondage perpétuel, un dessèchement – mais qui, je crois ( et l'on me l'a dit cent fois), aboutit à des effets précieux, des raccourcis, des touches impressionnistes qui ressuscitent la vie mieux que n'importe quel procédé, parce qu'il rend le mouvement, la vitesses des mouvements, la suite mobile et ricochante des sentiments, etc.»

### **TRANSPOSITION STYLISTIQUE**

Lisez le texte « Les examens d'Olivier ». Racontez le texte dans un style familier en employant les termes ci-dessous. Parlez à la première personne comme si vous étiez Olivier qui fait part à sa sœur de ses craintes et de son échec à l'examen.

## Mots et expressions à employer

**déveine** *f* – malchance *f*

**recaler** – refuser à un examen

**être collé à un examen** – être refusé à un examen

**rater** – échouer, ne pas réussir

**coller un deux** – mettre une mauvaise note

**potaches** *m pl* – terme familier qui désigne les élèves des lycées

**se piquer** – se fâcher

**éberlué** – stupéfait

**prof** *m* – abréviation de professeur

**piger** – comprendre

**en avoir marre** – en avoir assez

**avoir la frousse** – avoir peur

## LES EXAMENS D'OLIVIER

La dernière année d'études était venue. Les examens de l'Ecole Normale étaient au bout. Il était temps. Antoinette se sentait bien lasse. Elle comptait sur le succès : son frère avait pour lui toutes les chances. Au lycée, on le regardait comme un des meilleurs candidats ; tous ses professeurs s'accordaient à louer son travail et son intelligence, à part une indiscipline d'esprit, qui lui rendait difficile de se plier à quelque plan que ce fût. Mais la responsabilité qui pesait sur Olivier l'accablait tellement qu'il en perdait ses moyens, à mesure qu'il approchait de l'examen. Une extrême fatigue, la crainte d'échouer, et une timidité maladive le paralysaient d'avance. Il tremblait à la pensée de paraître en public devant ses juges. Il avait toujours souffert de sa timidité : en classe, il rougissait, il avait la gorge serrée, quand il lui fallait parler ; tout au plus si, dans les premiers temps, il pouvait répondre à l'appel de son nom. Encore lui était-il beaucoup plus facile de répondre à l'improviste que lorsqu'il savait qu'on allait l'interroger : alors, il en était malade ; sa tête ne cessait de travailler, lui représentant tous les détails de ce qui allait se passer ; et plus il avait à attendre, plus il en était obsédé. On pouvait dire qu'il n'y avait pas d'examen qu'il n'eût passé au moins deux fois : car il le passait en rêve, dans les nuits qui précédaient, et il y dépensait son énergie : aussi, ne lui en restait-il plus pour l'examen réel.

Mais il n'arriva même pas à ce terrible oral, dont la pensée, la nuit, lui donnait des sueurs froides. A l'écrit, sur un sujet de philosophie, capable de le passionner en temps ordinaire, il n'arriva même pas à écrire deux pages en six heures. Pendant les premières heures, il avait un vide dans le cerveau, il ne pensait rien, rien. C'était comme un mur noir, contre lequel il venait se briser. Une heure avant la fin de la composition, le mur se fendit, et quelques rayons de lumière jaillirent à travers les fentes. Alors, il écrivit quelques lignes excellentes, mais insuffisantes à le faire classer. A l'accablement où il était au sortir de cette épreuve, Antoinette prévit l'échec inévitable, et elle en fut aussi abattue que lui ; mais elle ne le montra pas. Elle avait d'ailleurs, même dans les situations désespérées, un pouvoir d'espérance inlassable.

Olivier fut refusé.

Il était atterré. Antoinette feignait de sourire, comme si ce n'était pas grave ; mais ses lèvres tremblaient. Elle consola son frère, elle lui dit que c'était une malchance facilement réparable, qu'il serait sûrement reçu, l'an prochain, et dans un meilleur rang. Elle ne lui dit pas combien il eût fallu pour elle qu'il réussît, cette année, combien elle se sentait usée de corps et d'âme, quelles inquiétudes elle avait de ne pouvoir recommencer une année comme celle-là. Cependant, il le fallait. Si elle disparaissait, avant qu'Olivier fût reçu, jamais il n'aurait le courage, seul, de continuer la lutte ; il serait dévoré par la vie.

Elle lui cacha donc sa fatigue. Elle redoubla d'efforts. Elle se saigna pour lui procurer quelques distractions pendant les vacances, afin qu'à la rentrée il pût reprendre le travail avec plus de force. Mais, sa petite réserve se trouva entamée ; et, par surcroît, elle perdit les leçons qui lui rapportaient le plus.

Encore une année !... Les deux enfants étaient tendus jusqu'à se briser en vue de l'épreuve finale. Avant tout, il fallait vivre, et chercher d'autres ressources. Antoinette accepta une place d'institutrice qu'on lui offrait en Allemagne, grâce aux Nathan. C'était le dernier parti auquel elle se fût arrêtée : mais il n'en était pas d'autre, pour le moment, et elle ne pouvait attendre. Jamais elle n'avait quitté son frère, un seul jour, depuis six ans ; et elle ne concevait même pas ce que pourrait être sa vie maintenant, sans le voir et l'entendre. Olivier n'y pensait pas sans terreur ; mais il n'osait rien dire : cette manière était sa faute ; s'il avait été reçu, Antoinette n'eût pas été réduite à cette extrémité ; il n'avait pas le droit de s'y opposer, de mettre en ligne de compte son propre chagrin : elle seule devait décider.

Ils passèrent les dernières journées ensemble dans une douleur muette, comme si l'un d'eux allait mourir ; ils allaient se cacher, quand leur peine était trop forte. Antoinette cherchait conseil dans les yeux d'Olivier. S'il lui avait dit :

– Ne pars pas !

elle ne serait pas partie, bien qu'il fallût partir. Jusqu'à la dernière heure, dans le fiacre qui les emportait tous deux à la gare de l'Est, elle fut près de renoncer à sa résolution : elle ne se sentait plus la force de l'accomplir. Un mot de lui, un mot !... Mais il ne le lui dit pas. Il se raidissait comme elle.

Elle lui fit promettre qu'il lui écrirait tous les jours, qu'il ne lui cacherait rien, et qu'à la moindre alerte, il la ferait revenir.

R. R o 11 a n d, *Jean-Christophe*

### **Antoine de Saint-Exupéry (1900 – 1944)**

Pilote de ligne, puis pilote de guerre, Antoine de Saint-Exupéry, qui devait disparaître sur le front méditerranéen au retour d'une mission de reconnaissance, a fait aussi du journalisme et s'est engagé, à partir de 1929, dans la carrière littéraire. Dans ses œuvres il a transcrit ses expériences d'aviateur. *Vol de nuit* (prix Fémina, 1932) évoque l'héroïsme obscur des pionniers qui ont établi la première ligne régulière entre la France et l'Amérique du Sud. *Terre des hommes* (1939) conte, en particulier, la tragique histoire d'un raid Paris-Saïgon. *Pilote de guerre* (1940) reproduit la méditation d'un combattant au cours d'une mission inutile et dangereuse au-dessus des lignes allemandes. Ces livres sont moins des romans que des reportages vécus.

En 1943 il donne *Lettre à un otage* et *Le Petit Prince*. Un ouvrage posthume, *Citadelle* (1948), renferme, sous forme de notes et d'ébauches, les principes de sa philosophie.

Sans être autobiographiques les œuvres de Saint-Exupéry dévoilent chaque fois à nouveau sa propre perception du monde et de l'humanité, en partant de deux sources sans cesse rejaillissantes : des impressions, si neuves dans la littérature, de l'aviateur qui, le premier, explore l'espace, et du sentiment de fraternité qui pousse l'homme à sacrifier son bien-être et même sa vie à son métier, à ses camarades, à tous les êtres aimés ou inconnus qui font partie de la grande société humaine.

Le présent extrait est pris du livre *Terre des hommes* qui retrace la vie d'un pilote de ligne s'adressant à la communauté humaine. L'écrivain y incarne l'énergie et l'humanisme le plus généreux et le plus authentique.

«Pour moi et pour ceux qui ont connu le bonheur de l'approcher, Antoine de Saint-Exupéry était un universel génie. Il était à la fois un grand écrivain, un grand philosophe, un savant, un inventeur, un mathématicien, sans parler du pilote de ligne, du pilote d'essais, de l'ingénieur, du constructeur, de l'aérodynamicien, du héros de guerre et enfin de l'ami ».

Général Chassin, cité par L. Estaing *Saint-Exupéry par lui-même*.

## TERRE DES HOMMES

J'ai beaucoup aimé le Sahara. J'ai passé des nuits en dissidence. Je me suis réveillé dans cette étendue blonde où le vent a marqué sa houle comme sur la mer. J'y ai attendu des secours en dormant sous mon aile, mais ce n'était point comparable.

Nous marchons au versant de collines courbes. Le sol est composé de sable entièrement recouvert d'une seule couche de cailloux brillants et noirs. On dirait des écailles de métal, et tous les dômes qui nous entourent brillent comme des armures. Nous sommes tombés dans un monde minéral. Nous sommes enfermés dans un paysage de fer.

La première crête franchie, plus loin s'annonce une autre crête semblable, brillante et noire. Nous marchons en raclant la terre de nos pieds, pour inscrire un fil conducteur, afin de revenir plus tard. Nous avançons face au soleil. C'est contre toute logique que j'ai décidé de faire du plein Est car tout m'incite à croire que j'ai franchi le Nil : la météo, mon temps de vol. Mais j'ai fait une courte tentative vers l'Ouest et j'ai éprouvé un malaise que je ne me suis point expliqué. J'ai alors remis l'Ouest à demain. Et j'ai provisoirement sacrifié le Nord qui cependant mène à la mer. Trois jours plus tard, quand nous déciderons, dans un demi-délire, d'abandonner définitivement notre appareil et de marcher droit devant nous jusqu'à la chute, c'est encore vers l'Est que nous partirons. Plus exactement vers l'Est-Nord-Est. Et ceci encore contre toute raison, de même que contre tout espoir. Et nous découvrirons, une fois sauvés, qu'aucune autre direction ne nous eût permis de revenir, car vers le Nord, trop épuisés, nous n'eussions pas non plus atteint la mer. Aussi absurde que cela me paraisse, il me semble aujourd'hui que, faute d'aucune indication qui pût peser sur notre choix, j'ai choisi cette direction pour la seule raison qu'elle avait sauvé mon ami Guillaumet dans les Andes, où je l'ai tant cherché. Elle était devenue, pour moi, confusément, la direction de la vie.

Après cinq heures de marche le paysage change. Une rivière de sable semble couler dans une vallée et nous empruntons ce fond de vallée. Nous marchons à grands pas, il nous faut aller le plus loin possible et revenir avant la nuit, si nous n'avons rien découvert. Et tout à coup je stoppe :

- Prévot.
- Quoi ?
- Les traces...

Depuis combien de temps avons-nous oublié de laisser derrière nous un sillage ? Si nous ne le retrouvons pas, c'est la mort. Nous faisons demi-tour mais en obliquant sur la droite. Lorsque nous serons assez loin, nous virerons perpendiculairement à notre direction première, et nous recouperons nos traces, là où nous les marquions encore.

Ayant renoué ce fil nous repartons. La chaleur monte, et, avec elle, naissent les mirages. Mais ce ne sont encore que des mirages élémentaires. De grands lacs se forment, et qui s'évanouissent quand nous avançons. Nous décidons de franchir la vallée de sable, et de faire l'escalade du dôme le plus élevé afin d'observer l'horizon. Nous marchons déjà depuis six heures. Nous avons dû, à grandes enjambées, totaliser trent-cinq kilomètres. Nous sommes parvenus au faîte de cette croupe noire, où nous nous asseyons en silence. Notre vallée de sable, à nos pieds, débouche dans un désert de sable sans pierres, dont l'éclatante lumière blanche brûle les yeux. A perte de vue c'est le vide. Mais, à l'horizon, des jeux de lumière composent des mirages déjà plus troublants. Forteresses et minarets, masses géométriques à lignes verticales. J'observe aussi une grande tache noire qui simule la végétation, mais elle est surplombée par le dernier de ces nuages qui se sont dissous dans le jour et qui vont renaître ce soir. Ce n'est que l'ombre d'un cumulus.

Il est inutile d'avancer plus, cette tentative ne conduit nulle part. Il faut rejoindre notre avion, cette balise rouge et blanche qui, peut-être, sera repérée par les camarades. Bien que je ne fonde point d'espoir sur ces recherches, elles m'apparaissent comme la seule chance de salut. Mais surtout nous avons laissé là-bas nos dernières gouttes de liquide, et déjà il nous faut absolument les boire. Il nous faut revenir pour vivre. Nous sommes prisonniers de ce cercle de fer : la courte autonomie de notre soif.

Mais qu'il est difficile de faire demi-tour quand on marcherait peut-être vers la vie ! Au-delà des mirages, l'horizon est peut-être riches de cités véritables, de canaux d'eau douce et de prairies. Je sais que j'ai raison de faire demi-tour. Et j'ai, cependant, l'impression de sombrer, quand je donne ce terrible coup de barre.

Nous nous sommes couchés auprès de l'avion. Nous avons parcouru plus de soixante kilomètres. Nous avons épuisé nos liquides. Nous n'avons rien reconnu vers l'Est et aucun camarade n'a survolé ce territoire. Combien de temps résisterons-nous ? Nous avons déjà tellement soif...

Nous avons bâti un grand bûcher, en empruntant quelques débris à l'aile pulvérisée. Nous avons préparé l'essence et les tôles de magnésium qui donnent un dur éclat blanc. Nous avons attendu que la nuit fût bien noire pour allumer notre incendie... Mais où sont les hommes ?

Maintenant la flamma monte. Religieusement nous regardons resplendir brûler notre fanal dans le désert. Nous regardons resplendir dans la nuit notre silencieux et rayonnant message. Et je pense que s'il emporte un appel déjà pathétique, il emporte aussi beaucoup d'amour. Nous demandons à boire, mais nous demandons aussi à communiquer. Qu'un autre feu s'allume dans la nuit, les hommes seuls disposent du feu, qu'il nous réponde !

Je revois les yeux de ma femme. Je ne verrai rien de plus que ces yeux. Ils interrogent. Je revois les yeux de tous ceux qui, peut-être, tiennent à moi. Et ces yeux interrogent. Toute une assemblée de regards me reproche mon silence. Je réponds ! Je réponds ! Je réponds de toutes mes forces, je ne puis jeter, dans la nuit, la flamme plus rayonnante !

J'ai fait ce que j'ai pu. Nous avons fait ce que nous avons pu : soixante kilomètres presque sans boire. Maintenant nous ne boirons plus. Est-ce notre faute si nous ne pouvons pas attendre bien longtemps ? Nous serions restés là, si sagement, à têter nos gourdes. Mais dès la seconde où j'ai aspiré le fond du gobelet d'étain, une horloge s'est mise en marche. Dès la seconde où j'ai sucé la dernière goutte j'ai commencé à descendre une pente. Qu'y puis-je si le temps m'emporte comme un fleuve ? Prévot pleure. Je lui tape sur l'épaule. Je lui dit, pour le consoler :

– Si on est foutus, on est foutus...

Il me répond :

– Si vous croyez que c'est sur moi que je pleure...

Eh ! bien sûr, j'ai déjà découvert cette évidence. Rien n'est intolérable. J'apprendrai demain, et après-demain, que rien décidément n'est intolérable. Je ne crois qu'à demi au supplice. Je me suis déjà fait cette réflexion. J'ai cru un jour me noyer, emprisonné dans une cabine, et je n'ai pas beaucoup souffert. J'ai cru parfois me casser la figure et cela ne m'a point paru un événement considérable. Ici non plus je ne connaîtrai guère l'angoisse. Demain j'apprendrai là-dessus des choses plus étranges encore. Et Dieu sait si, malgré mon grand feu, j'ai renoncé à me faire entendre des hommes !...

Si vous croyez que c'est sur moi...

Oui, oui, voilà qui est intolérable. Chaque fois que je revois ces yeux qui attendent, je ressens une brûlure. L'envie soudaine me prend de me lever et de courir droit devant moi. Là-bas on crie au secours, on fait naufrage !

C'est un étrange renversement des rôles, mais j'ai toujours pensé qu'il en était ainsi. Cependant j'avais besoin de Prévot pour en être tout à fait assuré. Et bien, Prévot ne connaîtra point non plus cette angoisse devant la mort dont on nous rebat les oreilles. Mais il est quelque chose qu'il ne supporte pas, ni moi non plus.

Ah ! J'accepte bien de m'endormir, de m'endormir ou pour la nuit ou pour les siècles. Si je m'endors je ne sais point la différence. Et puis quelle paix ! Mais ces cris que l'on va pousser là-bas, ces grandes flammes de désespoir... je n'en supporte pas l'image. Je ne puis pas me croiser les bras devant ces naufrages ! Chaque seconde de silence assassine un peu ceux que j'aime. Et une grande rage chemine en moi : pourquoi ces chaînes qui m'empêchent d'arriver à temps et de secourir ceux qui sombrent ? Pourquoi notre incendie ne porte-t-il pas notre cri au bout du monde ? Patience !... Nous arrivons !... Nous arrivons !... Nous sommes les sauveteurs !

### **Etude du style**

1. Le texte reflète-t-il un des thèmes fondamentaux de Saint-Exupéry : les liens et la communication entre les hommes ? Relevez les passages qui confirment cette idée et montrez comment elle est exprimée.
2. Définissez le rôle du paysage. Relevez les procédés stylistiques employés par Saint-Exupéry dans les descriptions.
3. Comment sont traduits les sentiments des pilotes ?
4. A quoi servent les questions rhétoriques ? Soulignent-elles le côté tragique de la situation ?
5. Quelle est la valeur stylistique des répétitions ? Analysez d'une manière détaillée ce passage :

Je revois les yeux de ma femme. Je ne verrai rien de plus que ces yeux. Ils m'interrogent. Je revois les yeux de tous ceux qui, peut-être, tiennent à moi. Et ces yeux interrogent. Toute une assemblée de regards me reproche mon silence. Je réponds ! Je réponds de toutes mes forces, je ne puis jeter, dans la nuit, de flamme plus rayonnante !

6. Trouvez des comparaisons et déterminez leur caractère.
7. Appréciez le choix des épithètes suivantes :  
cette étendue blonde ; un paysage de fer ; l'éclatante lumière blanche ; notre silencieux et rayonnant message ; un appel déjà pathétique.
8. Commentez le passage suivant :

Mais ces cris que l'on va pousser là-bas, ces grandes flammes de désespoir... je n'en supporte pas l'image. Je ne puis pas me croiser les bras devant ces naufrages ! Chaque seconde de silence assassine un peu ceux que j'aime. Et une grande rage chemine en moi : pourquoi ces chaînes qui m'empêchent d'arriver à temps et de secourir ceux qui sombrent ?

### **Sujets de conversation**

1. Parlez de la vision du désert retracée par Saint-Exupéry.
2. Quel est le caractère des aviateurs d'après l'auteur ?
3. Racontez le texte à la première personne.
4. Qu'est-ce que vous aimez dans l'œuvre de Saint-Exupéry ?
5. Avez-vous jamais voyagé en avion ?
6. La conception du monde de Saint-Exupéry.
7. Quelles sont les œuvres de Saint-Exupéry que vous avez lues ?

### Etude des mots et des expressions

1. Retenez les épithètes et les verbes qui s'emploient avec le mot **choix** *m.*

**Epithètes** : arbitraire, aveugle, bizarre, bon, désintéressé, difficile, digne, douteux, embarrassant, excellent, heureux, honteux, indigne, juste, libre, malheureux, mauvais, prudent, raisonnable, réfléchi, sage, scrupuleux, triste.

**Verbes** : le choix se fixe, se porte sur qn, sur qch ; arrêter son choix (sur qch) ; demander le choix ; donner le choix à qn ; faire choix de qch ; faire son choix ; faire un choix.

2. Retenez les expressions **en raison de** et **à raison de**. Les deux expressions peuvent signifier «proportionnellement à, à proportion de» : *Payer un ouvrier à raison de l'ouvrage qu'il fait. Il doit être payé en raison du temps qu'il y a mis.*

Les deux expressions peuvent s'employer (mais on emploie plus souvent **en raison de**) dans le sens de «à cause de, vu, en considération de» : *en raison de son extrême jeunesse. En raison des circonstances. En raison de ses bons services.* Devant un nombre qui indique une quantité, un prix, une somme, l'expression employée est **à raison de** : *louer une maison à raison de tant par mois. Je vous payerai cette étoffe à raison de dix francs le mètre. Dîner à raison de six francs par tête.*

3. **Demander à** et **demander de** (+ infinitif) ne peuvent s'employer indifféremment. **Demander à** s'emploie si la même personne est le sujet des deux verbes : *Je demande à parler.*

**Demander de** ne peut s'employer dans ce cas-là. On emploie **de** quand les deux verbes n'ont pas le même sujet ; le sujet du verbe subordonné est exprimé comme complément de **demander** : *Je vous demande de m'écouter. Je vous demande de lui apporter ce livre.*

4. Apprenez les expressions :

**Jeter son dévolu sur...** veut dire «fixer son choix sur», «se décider pour» : *Après avoir feuilleté beaucoup de livres elle a jeté son dévolu sur un roman historique.*

**Revenir bredouille** exprime un échec complet en toutes choses : *Tout cela, pour pas grand-chose, aucun marché sérieux n'est conclu. J'ai espéré jusqu'au dernier jour, et je reviens bredouille.* (Martin du Gard)

**Arriver sans encombre** veut dire «sans obstacle, sans accident» : *Les voyageurs sont arrivés sans encombre au pied d'une montagne. Les avions sont arrivés sans encombre à leurs bases.*

### Exercices

1. Remplacez les mots en italique par d'autres termes :

1. Nous faisons demi-tour mais en *obliquant* sur la droite. 2. De grands lacs se forment, et *s'évanouissent* quand nous avançons. 3. Nous décidons de faire *l'escalade* du dôme. 4. Nous avons dû *totaliser* trente-cinq kilomètres. 5. Nous sommes parvenus *au faite* de cette croupe noire. 6. Il faut rejoindre notre avion... qui, peut-être, *sera repéré* par les camarades. 7. Nous avons bâti un grand bûcher, en empruntant quelques débris à l'aile *pulvérisée*. 8. ... tout m'*incite* à croire que j'ai franchi le Nil. 9. ... nous *empruntons* ce fond de vallée.

2. Formez des substantifs :

dissoudre ; virer ; inciter ; stopper ; pulvériser.

3. Trouvez les adjectifs de la même famille :

salut *m* ; désert *m* ; fleuve *m* ; incendie *m* ; houle *f* ; naître ; resplendir.

4. Comment est formé le substantif **la météo** ? Ce type de mots est-il répandu dans la langue de nos jours ? Citez-en quelques exemples.

5. Quelle est la différence de sens qui existe entre le verbe **stopper** pris dans sa forme transitive et intransitive ? Appuyez votre explication par des exemples.

6. Distinguez les acceptions différentes du verbe **sombrer** dans les phrases qui suivent :

1. Le navire sombrait avec lenteur et majesté. 2. J'ai sombré quatre heures dans un sommeil de plomb. 3. Il a juré à sa mère de ne jamais sombrer dans la boisson. 4. Sa raison a sombré.

7. Imaginez des phrases où les verbes **s'évanouir**, **boire**, **rayonner** seraient employés métaphoriquement.

8. Traduisez l'expression **la chance de salut**. Dites en français :

попытать счастья; воспользоваться удачным моментом; при равных условиях; взвесить свои возможности; счастье ему изменило.

**9.** Inventez des phrases avec les expressions suivantes :

remettre à demain ; contre toute raison ; à perte de vue ; fonder l'espoir sur ; à raison de ; revenir bredouille ; sans encombre ; jeter son dévolu sur.

**10.** Traduisez en russe le dernier paragraphe du texte.

**11.** Dites en français :

сомнительный выбор; достойный выбор; тщательный выбор; обдуманый выбор; произвольный выбор.

**12.** Complétez les phrases :

1. Je demande à ... 2. Je demande à mes amis de ... 3. Contre toute raison... 4. Il a eu beau parcourir tous les magasins en cherchant ce dictionnaire, il est revenu ...

**13.** Traduisez les questions et répondez-y en français :

1. На каком виде спорта вы остановили свой выбор? 2. Сколько страниц вы читаете в неделю (из расчета)? 3. Благополучно ли вы приехали домой из института? 4. Удалось ли вам купить необходимую книгу или вы вернулись ни с чем? 5. Пропускал ли ваш товарищ занятия из-за болезни?

**14.** Traduisez par écrit :

1. Бальзак был родом из Турени, которая славится красотой своих пейзажей и великолепными замками. 2. Во время одного из крушений на линии Париж – Марсель три вагона товарного поезда были полностью разбиты. 3. Гребни кавказских гор вырисовывались в легком тумане. 4. Он не взвесил своих возможностей и финишировал последним. 5. Едва ученик успел начертить на доске кривую линию, как прозвенел звонок. 6. В течение нескольких дней море было беспокойно. 7. Мальчуган притворился больным, чтобы избежать наказания. 8. Шофер резко затормозил и остановил машину, так как зажегся красный свет. 9. Легкая зыбь покачивала наш корабль. 10. Туристы решили свернуть вправо, так как налево, насколько хватает глаз, простирались зеленеющие поля. 11. Отец возлагал надежды на старшего сына, который через год должен был закончить институт. 12. Лодка, на которой было слишком много народа, начала медленно погружаться в воду. 13. Что вы думаете о пословице: «Не откладывай на завтра то, что можно сделать сегодня»? 14. Вопреки здравому смыслу мать надеялась на какое-то чудо, которое спасло бы её сына от тяжелой болезни. 15. На третий день нашего путешествия счастье изменило нам, так как начались ливневые дожди. 16. После

коротких колебаний девушка остановила свой выбор на медицинском институте. 17. Туристы благополучно достигли вершины горы. 18. Этот перевод должен быть сделан за пять дней из расчета три страницы в день. 19. Она рассчитывала купить билет перед началом концерта, но вернулась домой ни с чем. 20. Мой друг решил попытать счастья и подал заявление в институт кинематографии. 21. Сахар быстро растворяется в горячей воде.

## Texte supplémentaire

### Figaro Magazine

«2734 L » : c'est bien l'avion de Saint-Ex...

**Tout en comprenant la réaction de ses héritiers qui auraient préféré que le mystère demeure, Patrick Poivre d'Arvor a participé aux plongées qui ont permis d'exhumer, au large de Marseille, l'appareil où repose le père du « Petit Prince. Récit d'un inconditionnel.**

Par Patrick Poivre d'Arvor et Patrice de Méritens (17 avril 2004)

Il y a quelques mois, j'ai eu la chance de plonger à la rencontre de Saint-Exupéry. Après avoir écrit *Courriers de nuit* avec mon frère Olivier et avoir sillonné la ligne légendaire de l'Aéropostale (Espagne-Maroc-Mauritanie-Sénégal-Cap-Vert-Brésil-Argentine-Chili), il me fallait lui rendre hommage là où il repose. Or, Antoine de Saint-Exupéry n'a pas de tombe. Sa dernière sépulture s'appelle la mer. Et, là-dessous, nul gardien de cimetière ne vous donnera jamais le numéro de l'allée...

Saint-Ex est donc mort en Méditerranée le 31 juillet 1944, dans un simple linceul d'azur. Comme tous les grands disparus, il eut droit à un premier cercueil métallique, celui de son Lightning P 38. Mais, au fil du temps, des courants, des tempêtes et des dragages de pêche, son avion se disloqua. Et, il y a encore six ans, personne ne savait où le localiser. Mais le 7 septembre 1998, un pêcheur marseillais, Jean-Claude Bianco, découvrit, en relevant ses filets au large de Cassis, un objet brillant enkysté dans les concrétions sous-marines. Après l'avoir nettoyé, il eut la surprise de voir apparaître une gourmète au nom de l'écrivain, de son épouse Consuelo et de ses éditeurs américains. Il remit le bijou aux autorités maritimes, qui, de leur côté, le transmirent à la famille à des fins d'expertise.

Un plongeur professionnel, Luc Vanrell, se souvint alors avoir vu dans le même secteur, plusieurs années auparavant, les débris d'un appareil qu'il croyait à l'époque allemand. Il replongea donc à 70 mètres de profondeur,

constata qu'il s'agissait bien d'un Lightning – mêlé aux restes d'un Messerschmitt –, fit publier les photos par *Le Figaro Magazine* en mai 2000 et en informa l'un des meilleurs spécialistes, plongeur lui aussi, Philippe Castellano. Ce bon connaisseur de l'histoire aérienne put établir que seuls trois appareils de ce type s'étaient abîmés en mer et qu'il y avait de fortes chances que celui-là fût celui de Saint-Ex. Lorsque les autorités maritimes eurent donné l'autorisation de remonter des pièces de l'avion, on put alors lire, sur un panneau du caisson du turbocompresseur, ces quatre chiffres gravés à la main : 2734, suivi de la lettre L («left», gauche ?). C'était bien l'avion de l'écrivain !

« Moi, j'étais fait pour être jardinier »

«*J'ai eu les larmes aux yeux quand j'ai vu le numéro*», raconta la semaine dernière Pierre Becker, le PDG de Géocéan, maître d'oeuvre de la prospection. J'ai moi aussi ressenti la même émotion en découvrant, avant identification, le train d'atterrissage du P 38, un jour de grand soleil, au large de l'île Riou, non loin de Marseille. Grâce à Henri Delauze et à la Comex. J'ai aussitôt pensé à la grande carcasse de l'écrivain longtemps emprisonnée dans la carlingue et j'ai songé à ce que Saint-Exupéry disait lui-même de son propre corps, qu'il jugeait trop à l'étroit dans son enveloppe charnelle. Couturé de partout, cabossé, bosselé au rythme de ses accidents et de ses atterrissages de fortune, il avait fini par lui peser vers la fin. La veille du jour fatal, il avait écrit à son ami Pierre : «*Si je suis descendu, je ne regretterai absolument rien. La termitière future m'épouvante et je hais leur vertu de robot. Moi, j'étais fait pour être jardinier.*» Jardinier... Ces derniers mois, il ne cessait de le répéter à tous les vents : «*J'ai tellement envie déjà de les quitter tous ces imbéciles. Qu'ai-je à faire sur cette planète ? On ne veut pas de moi ? Ça tombe bien : je ne voulais pas d'eux. Je leur rendrai avec plaisir mon tablier contemporain.*» Et il insiste : «*Je voudrais bien me reposer. Je voudrais être jardinier parmi les légumes. Ou être mort. Oh ! non, ce n'est pas physique, ma tristesse. Je sais bien que je ne supporte pas l'angoisse sociale. Je suis tout rempli, comme un coquillage, de ce bruit-là. Je ne sais pas être heureux seul. L'Aéropostale, c'était l'allégresse. Tout de même, comme c'était grand ! Je ne puis plus vivre dans cette misère. Je ne le puis plus.*»

Cette immense lassitude à la fin de sa vie avait mille raisons : son éloignement de sa fofolle épouse Consuelo qui le trompait et qu'il trompait allègrement, les attaques injustes des gaullistes qui lui reprochaient de s'être exilé à New York, alors qu'il était revenu en France, à 43 ans, se mettre au service de l'armée américaine, et surtout ce couperet qu'il savait définitif : au retour de sa mission du 31 juillet, il n'aurait plus jamais le droit de voler. Les Américains, qui lui avaient pourtant confié les commandes de ce Lightning ultraperfectionné, truffé d'électronique et de caméras destinées aux repérages photographiques pour le débarquement en Provence, commençaient à s'inquiéter. «*Sir, I want to die for*

*France*», avait-il dit avec panache à l'un des officiers de l'US Army. L'autre n'avait pas fait de sentiment : «*Qu'importe que vous mouriez ou non pour la France, mais vous ne le ferez pas dans un de nos avions.*»

La veille de son dernier décollage de la base de Borgo, en Corse, non loin de Bastia, Antoine de Saint-Exupéry avait donc fait la fête pour oublier tout ça. Pour oublier aussi la triste fin de ce qui fut l'aventure de sa vie : l'Aéropostale. Ses deux fondateurs, Pierre-Georges Latécoère et Marcel Bouilloux-Lafont, venaient de mourir. Tous ses compagnons d'épopée avaient eux aussi disparu, Mermoz en 1936, Guillaumet en 1940, happés par les profondeurs de l'Atlantique. «*Je croyais que cela n'arrivait qu'aux très vieilles gens d'avoir semé sur leur chemin tous leurs amis, tous.*» Une voyante, en Corse, le prenant pour un marin, lui avait annoncé sa mort par noyade. Et au fond, ça ne le gênait pas : «*On ne se sent pas mourir, simplement on a l'impression de s'endormir et de commencer à rêver.*» Quinze ans auparavant, une autre voyante, tchèque, ne s'était pas trompée en lui prédisant qu'il deviendrait un grand écrivain et qu'il épouserait une étrangère. Elle avait ajouté : *Evitez la mer et, à partir de 40 ans, méfiez-vous des avions dans lesquels vous volerez.*

Avec sa gourmette et ses idées noires

Allez vous étonner après cela que son avant-dernière mission, huit jours auparavant, fut qualifiée de suicidaire par les historiens. Egaré au-dessus de Turin, pris en chasse par les Allemands, il les avait laissés venir en tournant simplement son rétroviseur. Mais l'ennemi s'en était allé. Son heure n'était pas encore arrivée.

Ce 31 juillet 1944, à 9 heures du matin, Antoine de Saint-Exupéry prit donc son envol dans le ciel corse avec sa gourmette et ses idées noires. Il me plaît de penser qu'au retour de sa mission photographique, au-dessus de la vallée du Rhône, il ait salué la maison familiale d'Aguiar où se trouvait alors sa mère. Longtemps après, Marie raconta qu'elle avait entendu le moteur de son avion, qu'elle n'avait rien distingué parmi les nuages mais qu'elle était sûre que c'était lui... Après ? Je ne sais pas. Personne ne sait. Et je comprends les héritiers de Saint-Exupéry qui ne voulaient pas qu'on retrouve sa dernière sépulture, pour que le mystère demeure. Pourtant on ne dérange jamais les dieux. La légende est en marche, pour longtemps. Les morceaux du Lightning P 38 seront exposés au musée de l'Air au Bourget et toutes les petites étoiles semées par l'auteur du *Petit Prince* resteront à jamais dans nos coeurs d'enfant.

### **Georges Simenon(1903–1989)**

Georges Simenon est un écrivain belge francophone. Il est né à Liège en 1903 dans une famille d'origine bretonne et d'alliance hollandaise et mort à Lausanne en 1989. Simenon est un romancier d'une fécondité exceptionnelle : on lui doit 192

romans, 158 nouvelles, plusieurs œuvres autobiographiques et de nombreux articles et reportages publiés sous son propre nom et 176 romans, des dizaines de nouvelles, contes galants et articles parus sous 27 pseudonymes.

Les premières années de la vie de Simenon furent dures. Après avoir fréquenté diverses écoles libres, il renonce aux études lorsque meurt son père, pour tenter l'aventure, des années durant. Dès l'âge de douze ans, il décide de vouer sa vie au roman. En janvier 1919 il entre comme reporter à la rubrique «faits divers» du journal très conservateur *La Gazette de Liège*. Cette période journalistique fut pour le jeune Simenon une extraordinaire expérience qui lui permet d'explorer les dessous de la vie d'une grande ville, les dessous de la politique, mais aussi de la criminalité, de fréquenter et de pénétrer la vie nocturne réelle ; elle lui permet aussi d'apprendre à rédiger de façon efficace. Il s'intéresse particulièrement aux enquêtes policières et assiste aux conférences sur la police scientifique. Le premier véritable roman «Au Point des arches» date de 1920.

En 1922 Simenon débarque à Paris. Ses premières tentatives littéraires l'amènent à fréquenter le milieu des lettres et des journalistes littéraires. Il prodigue des ouvrages de différents genres : littérature enfantine d'aventures et de combats, contes, nouvelles, romans populaires. Il élabore aussi, lentement, le personnage type de Simenon qui paraît pour la première fois en pleine lumière en 1931 sous le nom de Jules Maigret, inspecteur de police.

En 1928 il entreprend un long voyage en péniche dont il tire des reportages. Il y découvre l'eau et la passion de la navigation, qui deviendra un fil rouge tout au long de son œuvre. Il décide en 1929 d'entreprendre un tour de France des canaux et fait construire un bateau sur lequel il vivra jusqu'en 1931.

A la différence de beaucoup d'auteurs qui essayent de construire une intrigue la plus complexe possible, comme un jeu d'échecs, Simenon propose au final une intrigue simple, mais un décor et des personnages forts, un héros attachant d'humanité, obligé d'aller au bout de lui-même, de sa logique. Il écrit : «Des idées, je n'en ai jamais eu. Je me suis intéressé aux hommes, à l'homme de la rue surtout, j'ai essayé de le comprendre d'une façon fraternelle...»

Le message de Simenon est complexe et ambigu : ni coupables, ni innocents mais des culpabilités qui s'engendrent et se détruisent dans une chaîne sans fin. Parallèlement aux Maigret qui ne sont pas exactement des hommes policiers au sens traditionnel du terme, mais des romans d'atmosphère sur un sujet policier, il fait des ouvrages où une manière d'analyse psychologique l'emporte sur une intrigue demeurée tout de même plus ou moins policière.

## LES SOUVENIRS DE CALMAR

**Situation du passage.** Calmar, un petit directeur commercial, qui vient de passer ses vacances d'été à Venise, regagne Paris.

Dans le train il fait la connaissance d'un étranger qui lui demande, en gare de Lausanne, de porter une petite mallette à l'adresse indiquée.

Calmar consent à faire la commission, mais le destinataire vient d'être tué.

L'étranger disparaît mystérieusement alors que le train franchit un tunnel et Calmar se trouve en possession de cette mallette qui contient un million de nouveaux francs.

Il était de plus en plus certain que cet argent resterait en sa possession, quoi qu'il arrive. Et que, s'il en parlait à sa femme, si elle en arrivait, comme c'était probable, aux mêmes conclusions que lui, elle prendrait désormais la direction de leur vie.

– Il faut d'abord penser aux enfants, Justin. Je t'ai toujours dit que l'air de Paris ne leur vaut rien. Souviens-toi : dès le début de notre mariage, j'ai insisté pour que nous achetions une petite maison à la campagne. On peut en trouver qu'on ne paie qu'en quinze ans...

Cela, parce que ses parents s'étaient retirés près de Poissy!

– Qu'est-ce que tu faisais quand je t'ai connu? Tu étais professeur d'anglais au lycée Carnot, n'est-ce pas ? C'est de ton plein gré, pour gagner plus d'argent, que tu as renoncé à l'enseignement. Tu parlais même, à cette époque-là, de préparer ton agrégation.

«Eh bien, maintenant, rien ne t'en empêche... Nous nous installerons n'importe où, dans un endroit agréable, non loin d'une rivière... Tu t'arranges pour te faire nommer à la ville voisine...»

« Exempt de soucis d'argent, tu continues tes travaux à ta guise. Pendant ce temps-là, les enfants auront une vie saine... Nous mettrons de l'argent de côté pour leurs études quand ils seront grands, car on ne sait jamais ce qui peut arriver...» Non ! Cet argent-là, pour lequel il souffrait et pour lequel il souffrirait sans doute encore, ne servirait pas à réaliser les rêves de Dominique.

Une première raison, c'est que ce n'étaient pas ses rêves à lui. Même et surtout quand ils en avaient l'air. L'idée d'agrégation, par exemple ! C'était vrai qu'elle lui avait passé par la tête. C'était vrai que, pendant un certain temps, il s'était vu sous les traits d'un professeur préparant tranquillement, les pieds dans ses pantoufles, des ouvrages sur les langues comparées, ou sur tel poète anglais, Byron, par exemple, et son influence sur la littérature universelle.

La vérité, c'est qu'il avait choisi sa carrière parce qu'un professeur, en troisième, avait dit :

– Ce garçon a le don inné des langues...

Ensuite, il avait obtenu une bourse. Après sa licence ès lettres, il avait passé son C.A.P.E.S. pour l'anglais et l'allemand, ce qui signifiait qu'il était admis à enseigner ces deux langues dans les «établissements publics du second degré».

C'était son époque du Quartier Latin, l'époque où il vivait dans un petit hôtel, derrière la Halle aux Vins, et, les jours fastes, allait manger à la *Petite Cloche* où il avait rencontré Robert Jouve.

Sa mère était contente de le voir devenir professeur, regrettant seulement qu'il ne soit pas nommé à Gien, mais à Paris. Elle ignorait qu'au début il n'était que répétiteur et, pour elle, cela n'aurait pas fait de différence. Elle disait sûrement à ses clients :

– Mon fils le professeur...

Il ne s'était pas laissé pousser dans cette voie. En réalité, personne n'avait essayé de le pousser, mais on ne pouvait pas dire non plus qu'il avait fait un choix délibéré. Il avait suivi le courant, épousant Dominique et vivant avec elle dans le deux-pièces sur la cour du boulevard des Batignolles, à moins de cent mètres du restaurant où il venait de dîner.

Il avait connu la tribu Lavaud, qui vivait alors dans leur appartement actuel, le père, maître d'hôtel à l'époque, qui avait une très haute idée de son rôle social. Le *Wepler* était encore le rendez-vous d'un certain nombre de vedettes et de critiques qui l'appelaient familièrement Louis. De son côté, quand il parlait d'eux ou d'elles, il avait tendance à les designer par leur prénom, comme s'ils se situaient sur le même plan.

– Vois-tu, mon garçon, dans mon métier, tout le monde vous connaît et on connaît tout le monde. Il n'existe pas de profession où l'on se fasse d'aussi intéressantes relations. Sans compter qu'on en apprend sur les gens beaucoup plus qu'ils ne l'imaginent. Si un homme comme moi, qui a quarante ans de Paris, écrivait ses mémoires... Toi, tu enseignes aux mêmes de mes clients, mais tu ne connais d'eux que la surface...

Une sœur aînée était mariée au Havre, toujours dans la limonade, puisque son mari était chef barman à Transat. L'autre, Rolande, était la secrétaire d'un avocat de la rive gauche et vivait seule assez mystérieusement.

Qui sait ? Dominique, bien qu'indépendante de ses parents, tout au moins en apparence, proposerait peut-être :

– Pourquoi n'achèterions-nous pas un restaurant dans le genre de celui de papa ?

Car elle avait ça dans le sang. Le dimanche, pendant qu'il montait faire la sieste, elle était ravie de donner un coup de main en bas, à la cuisine ou dans la salle. Il la surprenait en tablier.

– Tu comprends, Justin, ils étaient débordés. C'est naturel, comme nous ne payons pas nos repas...

Ce n'était pas lui qui avait envie d'aller chaque dimanche à Poissy. Les enfants, soit, à cause du vieux cheval. Quant à lui, il aurait préféré changer parfois de décor.

Et, pour ce qui était de l'enseignement... C'était étrange de découvrir soudain, parce qu'un inconnu lui avait poussé presque de force une clef dans la main, que presque toute sa vie était basée sur des demi-vérités, sinon sur des mensonges.

Il était heureux à Carnot, les premiers temps. Il considérait, lui aussi, tout comme son beau-père, son métier comme un des plus beaux qui soient.

Cela l'enchantait de voir en face de lui des rangs de visages attentifs et il avait hâte d'enseigner en deuxième et en première afin de communiquer à des jeunes son admiration pour les poètes anglais.

Ce n'était pas pour une question d'argent qu'il avait quitté l'enseignement, comme il l'avait laissé croire à Dominique, et seul Bob était dans le secret.

La vérité, c'est qu'il avait piteusement raté sa carrière de professeur. Cela, après deux ans, alors, justement, qu'il avait encore le feu sacré.

Il avait pourtant fait tout ce qui était en son pouvoir. Connaissant la répugnance de la plupart des élèves pour les langues étrangères, il s'était efforcé de rendre son enseignement attrayant. Par exemple, il inventait des dialogues amusants, humoristiques, entre ses meilleurs élèves et lui.

– Vous me paraissez bien sérieux aujourd'hui, monsieur Brown.

– C'est parce que j'ai oublié mon parapluie.

– Il pleut donc ?

– Il pourrait donc ne pas pleuvoir ?

Ils riaient. Il n'y en avait qu'un, toujours le même, au fond de la classe, Mimoune, à ne pas rire et à se désintéresser de ce qui se passait autour de lui.

– Puis-je vous demander, monsieur Mimoune, à quoi vous pensez ?

– A rien, monsieur.

– Je me permets de vous rappeler, monsieur Mimoune, qu'en ce moment vous êtes censé penser à la leçon de langue anglaise. C'est pourquoi, je suppose, vos parents vous envoient ici...

Le garçon était têtue, buté. Son regard, à ces moments-là, exprimait une haine sordide.

- Monsieur Mimoune, traduisez-moi la première phrase de la page 65.
- J’ai oublié mon livre, monsieur.
- Demandez à votre voisin de vous prêter le sien.
- Je n’emprunte jamais rien à personne.
- Monsieur Mimoune, vous me copierez trois fois la page 65.

C’était ridicule : une bataille de longue haleine entre un homme déjà fait, investi d’autorité sur sa classe, et un enfant de douze ans, fort, lui, du fait que son père était chef de cabinet dans un important ministère.

- Monsieur Mimoune...
- Oui, monsieur?

Ce «oui, monsieur» était tellement sardonique que souvent Calmar renonçait.

– Rien. Asseyez-vous. Nous essayerons de ne pas déranger vos rêveries, pour autant que vous veuillez bien ne pas nous déranger...

Dans les autres classes, Calmar n’avait guère de difficultés. Dans celle de Mimoune, les choses se gâtèrent petit à petit et deux clans ne tardèrent pas à se dessiner.

Il le sentit surtout aux rires. Un moment vint où ses plaisanteries n’eurent plus de succès que sur la moitié de la classe, puis sur une portion de moins en moins importante.

- Bien, messieurs, si vous préférez la sévérité, je me montrerai donc sévère, à mon grand regret, je m’empresse de l’ajouter...

Il ne faisait que les classes de sixième et de cinquième. L’année où Mimoune, malgré ses notes en anglais, passa en quatrième, le hasard voulut que Justin fût promu et désigné pour cette classe.

Le garçon n’était plus tout à fait un enfant. Sa voix était devenue plus grave. Son regard reflétait, non seulement une rancune tenace, mais une volonté inexplicable d’avoir le dernier mot.

- Monsieur Mimoune...
- Oui, monsieur.
- Vous avez votre choix de textes?
- Oui, monsieur...

– Voulez-vous avoir l’obligeance...

– Ce ne sera pas par obligeance, monsieur, mais par obligation...

– Sans m’en réjouir, je ne vous en félicite pas moins de votre subtilité, que j’aimerais retrouver dans vos explications de texte. Page 42, s’il vous plaît...

Deux fois, Calmar avait été appelé chez le proviseur. On ne lui citait jamais le nom de Mimoune. On parlait de parents en général, d’une façon vague.

– Certains se plaignent, Monsieur Calmar, d’un manque de rigueur dans votre enseignement. Il paraîtrait que vous aimez assez faire rire vos élèves, fût-ce au détriment de la discipline, ce qui ne vous empêche pas, à d’autres moments, de vous montrer d’une sévérité excessive... Veuillez y penser.. N’oubliez pas que la vérité est au milieu... Vous pouvez disposer, Monsieur Calmar...

La gifle vint en juin de sa troisième année dans l’enseignement. Josée avait un an et demi, faisait ses dents. Le temps était lourd. Les beaux-parents n’avaient pas encore quitté Paris et le ménage vivait dans le deux pièces des Batignolles. Tout le printemps, Dominique avait été mal portante.

Mimoune se montrait à la fois plus calme et plus virulent que jamais.

– Monsieur Mimoune, je vous ai déjà dit que j’interdis l’usage du chewing-gum dans la classe...

– Monsieur le professeur, je me permets de vous faire remarquer que vous nous donnez l’exemple en suçant régulièrement des cachous.

Ce qui était vrai, car à l’époque, Calmar souffrait souvent de l’estomac et détestait, lorsqu’il parlait aux élèves, de se savoir mauvaise haleine.

– Je ne vous permets pas de...

– Et moi, je ne tolère pas qu’un...

Ils parlaient à la fois, à un mètre l’un de l’autre, et Mimoune, qui s’était levé, avait maintenant la taille de son professeur. Qui, le premier, avait fait un geste que l’autre avait mal compris ? Toujours est-il qu’une gifle avait claqué, suivie d’un silence comme la classe n’en avait jamais connu, puis d’un tumulte.

– Monsieur le proviseur, je vous assure que je me suis cru menacé. Il me regardait si haineusement que, quand il a décroisé les bras, j’ai cru que...

– Silence, Monsieur Calmar. Veuillez le laisser parler...

– Il m’a frappé, monsieur le proviseur. Je sais qu’il en avait envie depuis longtemps. Voilà trois ans que je suis sa bête noire.

– Que répondez-vous, Monsieur Calmar?

– Que, depuis trois ans, en effet, cet élève...

A quoi bon? Il était perdant. Et pas seulement par la faute de Mimoune. Les autres s’y étaient mis. Les professeurs, les surveillants, le proviseur enfin l’observaient avec méfiance, comme s’ils voyaient en lui la brebis galeuse.

Il était entré dans l’enseignement avec joie, avec même un réel enthousiasme.

– C’est raté, mon vieux Bob. On ne m’a encore adressé qu’un blâme. Un jour ou l’autre, ce sera plus grave. On m’enverra dans un petit trou de province jusqu’au moment où on me conseillera de démissionner...

– Que vas-tu faire?

– Je ne sais pas... Je ne me vois pas interprète chez Cook ou concierge de grand hôtel. C’est pourtant tout ce qui m’est possible avec mes connaissances.

– Dis donc, tu connais l’allemand aussi ? A pen près aussi bien que l’anglais...

– Il faut que j’en parle à mon patron...

– Tu crois qu’il y a de la place pour moi dans une entreprise de plastiques?

– Tu ne connais pas Baudelin... Lui-même, est-il un industriel ?... Non, c’était un quincailler et il ne connaissait rien aux matières plastiques... Qu’est-ce que je suis, moi ?... Peintre et ancien élève des Beaux-Arts, ce qui ne l’a pas empêché de m’embaucher comme dessinateur de cuvettes, de brosses à dents, de couverts pour le camping et de gourdes incassables.

«La semaine dernière encore, il s’est plaint de ce que personne ne sût l’anglais dans la maison.

– Ces foutus Américains, disait-il, ont des modèles plus au point que les nôtres et inventent tous les jours de nouveaux objets en plastique... Si seulement quelqu’un était capable de lire leurs catalogues...»

C’était ça, son poste. C’était par les catalogues de Sears Roebuck, de Macy’s, de Gimbel’s et autres grands magasins que tout avait commencé. Dominique n’en était pas moins persuadée, comme ses beaux-parents, que c’était pour gagner plus d’argent qu’il avait quitté l’enseignement.

– Je sais que c’est un sacrifice que tu nous fais, Justin, à Josée et à moi ... (Bib n’était pas encore né)... Ce n’est pas trop dur ?... Tu es sûr que tu ne le regretteras pas ?...

Mais non, chérie...

De quoi, désormais, n'allait-il pas devoir la convaincre ? Il se sentait mal à l'aise, obsédé à l'idée de la serviette pleine de billets posée négligemment, comme un objet sans valeur, dans le placard de l'entrée.

Et si...?

Georges Simenon, *Le train de Venise*.

### Etude du style

1. Dites si la facture du texte «Les souvenirs de Calmar» reflète les traits typiques de l'œuvre de l'écrivain. Justifiez votre point de vue.
2. Comment est reflété le problème des petites gens dans l'œuvre de Georges Simenon et dans l'extrait «Les souvenirs de Calmar» en particulier?
3. Relevez les particularités de la composition du texte qui permettent à l'écrivain de camper son personnage. Quels sont les procédés auxquels l'auteur donne sa préférence?
4. Par quels détails G. Simenon caractérise-t-il le protagoniste ?
5. Remarquez l'enchaînement progressif des sentiments chez Calmar et Mimoune. En quoi consiste la force émotionnelle du dialogue entre le maître et son élève Mimoune?
6. A quels procédés de la syntaxe affective recourt l'écrivain en faisant parler ses personnages?
7. Quels sont les procédés stylistiques auxquels l'auteur donne sa préférence dans le texte en question?
8. Relevez dans le texte les expressions et les mots suivants marqués de connotation et expliquez ce phénomène : ... il avait connu la *tribu* Lavaud ; on m'enverra dans un petit *trou de province* ; il s'est plaint de ce que personne ne sût l'anglais dans *la maison* ; ils voyaient en lui *la brebis galeuse*.
9. Etudiez le rôle stylistique des réticences dans le texte.
10. Montrez l'effet de vigueur que l'écrivain peut obtenir dans certains cas en employant des métonymies. Analysez les métonymies suivantes :

Une sœur aînée était mariée au Havre, toujours dans la limonade. Puisque son mari était chef barman à la Transat. L'autre, Rolande, était la secrétaire d'un avocat de la rive gauche. Si un homme comme moi, qui a quarante ans de Paris, écrivait ses mémoires... Il avait quitté l'enseignement. C'était son époque du Quartier Latin.

## Exercices

1. Exprimez la même idée par d'autres termes :

C'est de *ton plein gré* que tu as renoncé à l'enseignement. *Exempt* de soucis d'argent, tu continues tes travaux *à ta guise*. Il ne *s'était pas laissé pousser* dans cette voie ; mais on ne pouvait pas dire non plus qu'il avait fait un choix *délibéré*. Il *avait suivi le courant*, épousant Dominique. Il avait connu *la tribu* Lavaud. Il avait tendance à les désigner par leur prénom, comme *s'ils se situaient sur le même plan*. ...Il aurait préféré *changer parfois de décor*. Toi, tu enseignes aux mêmes de mes clients, mais tu *ne connais d'eux que la surface*...

Tu comprends, Justin, ils *étaient débordés*. Cela, après deux ans, alors justement, qu'il *avait encore le feu sacré*. Certains se plaignent, Monsieur Calmar, d'un manque de *rigueur* dans votre enseignement. Il n'existe pas de profession où l'on se fasse d'aussi intéressantes *relations*. Seul Bob *était dans le secret*. Il s'était efforcé de rendre son enseignement *attrayant*. Il n'y en avait qu'un... à ne pas rire et à *se désintéresser* de ce qui se passait autour de lui. En ce moment *vous êtes censé* penser à la leçon de langue anglaise... fût-ce *au détriment* de la discipline. Mimoune se montrait à la fois plus calme et plus *virulent* que jamais.

2. Précisez la différence de sens entre les synonymes qui suivent et introduisez-les dans les phrases ci-dessous :

a) déranger, gêner, incommoder, importuner.

Et notre arrivée semble ... je ne sais quel conciliabule. C'est un entretien qui m'... . Pendant le dîner, madame Vauquer alla tirer un rideau, pour empêcher que Goriot ne fût ... par le soleil. Je parlerai donc de mes vers et de mon métier. Que ceux que cela ... ferment ce livre. (*Tiré des auteurs français*).

b) faste, favorable, propice, bénin.

Un président hostile peut la dissocier (la majorité) et former un ministère de concentration : un président ... peut au contraire la cimenter. Il considère le vendredi comme un jour ... où tout lui réussit. L'influence ... du printemps. Les mères toléraient le lawn-tennis comme ... au mariage de leurs filles (*Tiré des auteurs français*).

3. Parmi les adjectifs synonymiques **virulent**, **violent**, **furieux**, **déchaîné**, **fébrile**, **frénétique**, **truculent** choisissez ceux qui conviennent aux noms :

langage *m*, sentiment *m*, passion *f*, rire *m*, visage *m*, tempête *f*, regard *m*, enfant *m*, préparatifs *m pl*.

4. Trouvez les acceptions des verbes **pousser** et **investir**. Composez des phrases pour faire valoir chacune de ces acceptions.

5. Déterminez le volume sémantique du mot **blâme** *m*. Trouvez les équivalents russes des constructions qui suivent :

blâme avec avertissement, infliger un blâme à qn, adresser un blâme à qn, un blâme social.

6. Mettez en évidence les différents sens de l'adjectif **délibéré** par la synonymie :

- a) de propos délibéré ;
- b) d'un air délibéré ;
- c) il avait l'intention délibérée de passer outre l'interdiction ;
- d) un refus délibéré de suivre les sentiers battus.

7. Quel sens confère l'épithète **de longue haleine** au mot **bataille** ? Que veut dire : **politique de longue haleine, travail, ouvrage de longue haleine** ?

8. Citez des expressions et agencements de mots avec le substantif **chef m.** Traduisez :

начальник отдела кадров, начальник цеха, шеф-повар, вожак, главный врач, старший преподаватель, по собственному побуждению.

9. Employez dans des phrases, sur un thème de votre choix, les expressions et les mots tirés du texte :

à sa guise, se voir sous les traits de qn, être débordé, être dans le secret, avoir le feu sacré, attrayant, être investi de, avoir le dernier mot, exempt de, adresser un blâme, par obligation, rater sa carrière, par la faute de qn, toujours est-il que, de son plein gré, avoir le don inné des langues, faire un choix délibéré, avoir une très haute idée de qn, se faire d'intéressantes relations, se désintéresser de, en arriver aux mêmes conclusions.

10. Traduisez :

1. Эта пьеса представляет собой едкую сатиру на духовное убожество общества. 2. Избиратели оказали ему доверие, избрав депутатом на новый срок. 3. Блестящее выступление спортсменов не замедлило сказаться на результатах борьбы за мировое первенство.

4. Коллектив завода разработал новые модели станков. 5. У этого студента врожденный дар к языкам и большая склонность к научной работе. 6. Незначительный факт помог Мегрэ раскрыть тайну преступления. 7. Инженер ответил решительным отказом на предложение перейти в другой отдел. 8. Было ясно, что он это сделал по собственному побуждению. 9. Молодого учителя упрекали в отсутствии строгости на уроках. 10. Как ни соблазнительно было это предложение, ему пришлось от него отказаться, так как он был завален работой. 11. Директор лицея был недоволен учителем, так как тот вводил новшества в ущерб дисциплине. 12. Удачные дни были редки, обычно Кальмар был огорчен своими уроками и у него опускались руки. 13. Эти понятия несовместимы, их нельзя рассматривать в одном плане. 14. Декан факультета вынес студенту порицание за нарушение дисциплины. 15. Боясь, что за Кальмаром будет последнее слово, директор прервал разговор под

предлогом неотложных дел. 16. Все знали, что конфликт произошел по вине Мимуна, тем не менее Кальмар был уволен. 17. Кальмар прошел мимо консьержки с непринужденным видом, ему казалось, что она подозревает его в чем-то. 18. Благодаря своему другу, который ввел его в артистические круги Парижа, он завязал ряд интересных знакомств.

19. Кальмар понимал, что он в проигрыше, большинство учеников приняло сторону его противника.

### ANDRÉ MAUROIS (1885-1967)

André Maurois, de son vrai nom Emile Herzog, est l'auteur d'une œuvre littéraire aussi diverse qu'abondante (plus de 200 livres). Fils d'industriel et industriel lui-même, il embrasse sa carrière d'écrivain à 33 ans. Romancier, biographe, critique littéraire, essayiste, historien, il est élu à l'Académie française en 1938.

Son premier roman *Les silences du colonel Bramble* (1918), où il évoque ses souvenirs de la guerre 1914-1918, quand il était interprète, se signale d'emblée par son humour. Analysant les caractères et la mentalité des officiers britanniques, Maurois, fin psychologue et bon observateur, les raille avec sympathie.

Sa renommée mondiale lui vient surtout de ses grandes biographies, «vies romancées» des hommes célèbres, ainsi que sa qualité de style élégant et classique.

Parmi les plus célèbres biographies : *Ariel, ou la vie de Shelly* ; *La vie de Disraeli* ; *Byron* ; *Lélia ou la vie de George Sand* ; *Olympio, ou la vie de Victor Hugo* et d'autres. A. Maurois est considéré comme un rénovateur de ce genre difficile, qui tient à la fois de la création romanesque et de l'histoire littéraire, fondée sur les documents. L'immense culture de l'écrivain, son esprit lucide et pénétrant, son talent lui permettent d'imaginer un portrait extrêmement vivant du créateur et de l'homme avec ses passions, ses souffrances et ses joies, tout cela sur un fond historique et social de l'époque.

L'œuvre purement romanesque d'André Maurois est représentée par de nombreux romans, contes et nouvelles. Ses romans, dont le plus célèbre est *Climats*, sont des études psychologiques, conçues dans la tradition classique. Ils se distinguent par la sincérité et la finesse de l'analyse des sentiments, des mœurs d'un couple. La vie de la société y est évoquée généralement au niveau des rapports mondains des personnages qui appartiennent au milieu de la grande bourgeoisie industrielle.

L'écrivain affectionne le genre de la nouvelle pour ses vertus éminemment classiques : brièveté, laconisme, concision. La nouvelle concentre ses effets sur une destinée humaine, un événement crucial dans l'existence d'une personne. La nouvelle reconstitue à travers un petit incident toute une vie et derrière cette vie toute une société. Un récit laconique, une image condensée, une expressivité particulière du détail concret et psychologique sont les traits spécifiques de la nouvelle. A. Maurois

excelle à raconter ces petites histoires dont la construction logique est extrêmement rigoureuse et dans lesquelles «toujours l'inattendu arrive».

Citant parmi ses maîtres les écrivains russes Pouchkine, Gogol, Tolstoï et surtout Tchekov, A. Maurois admire dans leurs œuvres l'humanisme profond de leurs idées, la perfection de leur art réaliste. Lui-même croit fermement à la haute mission de la littérature et au rôle important de l'écrivain dans la société moderne.

## LE TESTAMENT

Le Château de Chardeuil ayant été acheté par un industriel que la maladie et la vieillesse contraignaient à chercher une retraite campagnarde, tout le Périgord ne parla bientôt que du luxe et du goût avec lesquels cette maison, abandonnée depuis un siècle par les marquis de Chardeuil, avait été restaurée. Les jardins surtout, disait-on, étaient admirables.

Les beaux jardins sont rares en cette province rustique et pauvre où la plupart des châtelains imitent les Saviniac qui font de leur parc un potager. Les parterres de Chardeuil soulevèrent jusqu'à Brive, jusqu'à Périgueux et même jusqu'à Bordeaux une intense curiosité. Pourtant, lorsque après un an de travaux les nouveaux propriétaires vinrent habiter le pays, les visiteurs furent moins nombreux que l'on aurait pu s'y attendre. Le Périgord n'accueille les nouveaux venus qu'à bon escient et nul ne savait qui était cette Mme Bernin.

Elle semblait avoir à peine trente-cinq ans, alors que son mari en portait au moins soixante-cinq. Elle était assez belle, et, jusque dans cette solitude, changeait de robe trois fois par jour. Cela ne paraissait pas naturel et d'abord les châteaux pensèrent qu'elle était, non la femme de Bernin, mais sa maîtresse. Quand Mme de la Guichardie, souveraine sociale de cette région, et qui, bien qu'elle vécût en province depuis la guerre, connaissait à merveille son Paris, affirma que Mme Bernin était bien Mme Bernin et qu'elle descendait d'une modeste, mais décente famille bourgeoise, les châteaux acceptèrent cette version, car nul, sur un tel sujet, n'eût osé contredire une femme puissante et bien informée. Cependant beaucoup de familles continuèrent à professer en secret une doctrine hérétique et à penser que si Mme Bernin s'appelait bien Mme Bernin, elle n'était pourtant qu'une maîtresse épousée sur le tard.

Gaston et Valentine Romilly, voisins les plus proches des Bernin puisque, de la colline de Preyssac, on aperçoit les tours de Chardeuil, estimèrent qu'ils avaient moins que personne le droit de se montrer sévères et puisque les Bernin avaient mis des cartes à Preyssac et que Mme de la Guichardie leur donnait toute licence d'être polis, ils décidèrent de rendre la visite.

Ils furent d'autant mieux reçus qu'ils étaient parmi les premiers visiteurs. Non seulement les nouveaux châtelains les retinrent jusqu'à l'heure du thé, mais ils offrirent aux Romilly de leur faire visiter la maison, les jardins, les communs. Gaston et Valentine Romilly sentirent que ces deux êtres commençaient à souffrir de posséder tant de perfection sans pouvoir la communiquer.

Bernin gardait, de sa royauté de chef d'usine, un ton assez autoritaire et l'habitude d'affirmer de façon tranchante ses opinions sur les sujets les moins connus de lui, mais il semblait brave homme. Valentine fut touchée par la tendresse qu'il montrait pour sa femme, petite blonde, grasse, douce et gaie. Mais Mme Romilly fut choquée quand, pendant la visite du premier étage, ayant loué la surprenante transformation en un temps si court de cette maison, admiré les salles de bains qui s'étaient nichées dans l'épaisseur des vieux murs et les ascenseurs logés dans les tourelles, elle s'entendit répondre par Mme Bernin :

– Oui, Adolphe a tenu à ce que tout fût parfait... Pour le moment, bien sûr, Chardeuil n'est pour nous qu'une maison de campagne, mais Adolphe sait que c'est ici que je compte vivre après sa mort, le plus tard possible, bien entendu, et il veut que j'y sois aussi confortable que dans une maison de ville... Vous savez peut-être qu'il a, d'un premier mariage, plusieurs enfants ?... Aussi a-t-il pris ses précautions ; Chardeuil a été mis à mon nom et m'appartient entièrement.

Dans un pré voisin de la maison, les bâtiments d'une ancienne ferme avaient été transformés en écuries. Gaston admira la beauté des chevaux, la tenue parfaite des harnais, les palefreniers impeccables.

– Les chevaux sont mon plus grand plaisir, dit Mme Bernin avec animation. Papa, qui avait fait son service dans les cuirassiers, mettait ses enfants en selle dès le berceau.

Elle flatta de la main une croupe brillante, puis soupira :

– Evidemment, dit-elle, ce sera une grande dépense que d'entretenir cette cavalerie... Mais Adolphe y a pensé ; dans le testament, il est prévu qu'une fondation spéciale s'occupera, dans le parc de Chardeuil, de l'amélioration de la race chevaline... Il sera tout à fait hors part, n'est-ce pas, Adolphe ? Et de cette manière, vous comprenez, j'échapperai, sur ce chapitre, aux impôts.

Les jardins n'étaient pas encore achevés, mais déjà l'on pouvait deviner le dessin général des parterres. Au milieu d'un long bassin rectangulaire, sur une île artificielle en ciment armé, des ouvriers dressaient des colonnes romantiques.

Les promeneurs suivirent une longue allée de châtaigniers. Elle débouchait sur un groupe de maisonnettes, bâties dans le style des fermes périgourdines et couvertes de vieilles tuiles.

– Je ne connaissais pas ce village, dit Valentine.

– Ce n'est pas un village, dit Mme Bernin en riant, ce sont les communs. C'est Adolphe qui a eu l'idée de les bâtir ainsi, par maisons séparées... Et vous allez voir comme c'est ingénieux, à mon point de vue, pour l'avenir : nous avons quelques couples de domestiques dévoués que je tiens à garder , même quand je serai seule... Eh bien, Adolphe léguera à chacun d'eux la maison qu'il occupe, avec une clause annulant ce legs s'il quitte mon service... De cette façon, non seulement ils sont liés à moi, mais ils se trouvent en partie payés sans que j'aie un sou à déboursier... C'est une merveilleuse garantie pour moi... Et c'est hors part, naturellement... Ses enfants ne peuvent rien dire.

– Croyez-vous, Madame ? Est-ce légal ? demanda Gaston Romilly.

– Ah, Monsieur, vous ne connaissez pas Adolphe. Il a cherché une rédaction convenable, avec son homme d'affaires, pendant des heures. Vous ne pouvez pas imaginer combien il est plein d'attentions, avec son air d'ours... N'est-ce pas, Adolphe ?

Elle passa son bras sous celui du vieillard, qui grogna tendrement. Cette promenade fut longue, car on ne fit grâce aux visiteurs ni de la ferme, ni de laiterie modèle, ni du poulailler aux espèces rares où des centaines de poules merveilleusement blanches gloussaient. Quand enfin les Romilly se retrouvèrent seuls dans leur voiture, Valentine parla :

– Eh bien ? demanda-t-elle. Que dis-tu de ces gens-là ?

– Bernin me plaît, dit Gaston, il est bourru, trop content de lui, mais je le crois authentiquement bon... Elle est assez bizarre.

– Bizarre ? dit Valentine... Je la trouve effrayante... Le testament par-ci... Le testament par-là... «Quand je serai seule. Le plus tard possible...» Cette conversation tenue devant un malheureux sur tout ce qui se passera au moment de sa mort !... Vraiment c'était pénible... Je ne savais que dire.

Ils restèrent assez longtemps silencieux tandis que la voiture longeait les prés brumeux et les peupliers de la vallée. Gaston, qui conduisait, surveillait la route encombrée d'enfants sortant des écoles. Enfin il dit :

– Tout de même... C'est assez raisonnable, cet ensemble de précautions qu'il a prises pour que sa femme fût parfaitement tranquille après sa mort... En l'écoutant, je pensais à nous... j'au eu tort de ne pas faire de testament ; je vais m'en occuper.

– Quelle idée, chérie ! Elle me fait horreur ! D'abord c'est moi qui mourrai la première.

– Pourquoi ? Tu n'en sais rien. Tu es plus jeune que moi. Tu n'as aucune maladie... Moi... au contraire...

– Tais-toi... Tu es un malade imaginaire... Tu te portes à merveille et d'ailleurs, si tu mourais, je ne voudrais pas te survivre... Que serait ma vie sans toi ? Je me tuerais.

– Comment peux-tu dire de telles folies, Valentine ? C'est absurde. Tu sais très bien que l'on ne meurt pas d'un deuil, si douloureux soit-il... Et puis tu n'a pas que moi au monde ; il y a Colette, son mari... Il y a tes petits-enfants.

– Colette a fait sa vie... Elle n'a plus besoin de nous.

– Justement... C'est une raison pour que je prenne, moi, des précautions en ta faveur.

De nouveau ils se turent parce que la voiture traversait un banc de brume plus épais, puis Valentine reprit à voix très basse :

– Il est certain que, si le malheur voulait que je te survive de quelques mois, je serais plus tranquille si j'avais... Oh ! pas un testament... Cela me paraîtrait de mauvais augure... non... Un simple papier spécifiant que Preyssac et ses terres devront, en tout cas, rester en ma possession jusqu'à ma mort. Notre gendre est très gentil, mais c'est un Saviniac... Il tient de son père... Il aime la terre... Il serait très capable de vouloir arrondir les siennes à mes dépens et de m'envoyer vivre dans une petite maison, n'importe où... Cela me serait douloureux...

– Il ne faut pas que cela soit possible, dit Gaston, un peu sombre... Je suis tout prêt à signer tous les papiers que tu voudras et même à te laisser Preyssac par testament... Seulement est-ce légal ? Je veux dire : est-ce que la valeur de Preyssac n'est pas plus grande que celle de ta part ?

– Un peu, mais c'est facile à régler, dit Valentine... quand tu voudras.

– Comment ? dit-il. Tu as déjà posé la question à Maître Passaga ?

– Oh ! par hasard, dit Valentine.

### **Sujets de conversation**

1. Que veut faire ressortir A. Maurois dans sa nouvelle ?

2. Résumez le texte en forme de dialogues : a) entre Mme Bernin et Mme de Romilly ; b) entre Mme et M. de Romilly.
3. Parlez de votre attitude envers les deux couples.
4. Quelle place les intérêts pécuniaires tiennent-ils dans la société ?

### Etude du style

1. Qu'est-ce qui caractérise la nouvelle en tant que genre littéraire ? Appuyez vos conclusions par l'exemple concret de la nouvelle en question.
2. Quelle est l'importance des détails qui précisent l'essence même du sujet ?
3. Comment A. Maurois traduit-il la mentalité de ses personnages ? Définissez le mérite de l'écrivain.
4. Relevez dans le texte les métonymies et analysez-les.
5. Trouvez les particularités syntaxiques dans le langage de Mme Bernin et de Valentine. Justifiez la fréquence des répétitions et des suspensions.
6. Expliquez l'inversion dans les phrases :
  - a) Aussi a-t-il pris ses précautions.
  - b) Tu sais très bien que l'on ne meurt pas de deuil, si douloureux soit-il.
7. Etudiez les épithètes suivantes du point de vue de leur charge affective : une intense curiosité ; une modeste mais décente famille bourgeoise ; une doctrine hérétique ; les palefréniers impeccables ; son air d'ours.
8. Dans les phrases suivantes relevez les mots qui sont mis en valeur et montrez l'ironie de certains passages :
  - a) ... elle connaissait à merveille son Paris.
  - b) ... puisque les Bernin avaient mis les cartes à Preyssac et que Mme de La Guichardie leur donnait toute licence d'être polis, ils décidèrent de rendre la visite.
  - c) Gaston et Valentine Romilly sentirent que ces deux êtres commençaient à souffrir de posséder tant de perfection sans pouvoir la communiquer.
  - d) Elle passa son bras sous celui de vieillard, qui grogna tendrement.

### Exercices

1. Dites en d'autres termes :

de façon tranchante ; léguer ; aux dépens de qn ; contredire qn ; de mauvais augure ; sur le tard ; à bon escient ; être bourru.
2. Précisez la signification des verbes **déboursier** et **rembourser**. Introduisez-les dans des phrases.
3. Avec quels compléments le verbe **professer** peut-il se combiner ?

4. Quel est le sens du mot **version** *f* dans cette phrase : «Les châteaux acceptèrent cette version» ? Citez d'autres acceptions de ce mot. Que veut dire **une version originale** ? Qu'est-ce qu'un **thème** ?

5. Par quel mot pouvez-vous remplacer le substantif **chapitre** *m* dans la phrase : «Et de cette manière, vous comprenez, j'échapperai, sur ce chapitre, aux impôts» ? Quelles expressions avec le mot **chapitre** connaissez-vous ?

6. Formez des phrases avec le verbe **flatter** pris dans ses différentes acceptions.

7. Précisez la différence entre **avoir droit à qch** et **avoir le droit de faire qch**. Traduisez :

1. Согласно Конституции Российской Федерации каждый гражданин имеет право на отдых. 2. Вы имеете право подать это заявление. 3. Имеете ли вы право судить об этом? 3. «Имеете ли вы право на стипендию»? – спросил у неё секретарь.

8. Traduisez en choisissant un ou quelques adjectifs qui conviennent au sens : **court, bref, prompt, intime** :

короткий срок; короткая расправа; короткая волна; короткое знакомство; в короткий срок; иметь короткую память.

Dites en français :

в коротких словах; быть на короткой ноге с кем-либо; руки короткие.

9. Formez des verbes des mots ci-dessous et faites-les entrer dans de petites phrases :

ciment *m* ; valeur *f* ; ingénieux ; tranchant ; intense ; autoritaire.

10. Introduisez dans des phrases les tournures suivantes. Spécifiez leur sens :

combler de faveurs ; gagner la faveur de qn ; faites-moi la faveur de ; billet de faveur ; régime de faveur ; en faveur de.

11. Trouvez dans le texte les équivalents des groupements de mots suivants et situez-les dans un petit récit :

ужаснуть; устроить свою жизнь; записать на чье-либо имя; в этом вопросе; он очень внимателен ко мне; я себя чувствую прекрасно; пережить кого-либо на несколько месяцев; это мне кажется плохим предзнаменованием; этот документ подтверждает (уточняет), что; за мой счет; по завещанию.

12. Complétez les phrases :

1. Je vous contrais à ... 2. Elle n'osa pas contredire ... 3. Elle professait ... 4. Cette nouvelle est connue de ... 5. Je tiens à ce que ... 6. Je suis prêt à ... 7. Il se flatte de ... 8. Gardez-vous bien de ... 9. Faites-moi la faveur de ... 10. Elle faisait tout son possible pour gagner la faveur de ...

13. Traduisez par écrit :

1. Она напрасно льстит себя надеждой изучить французский язык. 2. Я сегодня приеду поздно, так как я должна пойти в гости к друзьям, которых не видела целый год. 3. Матч по хоккею между командами «Спартак» и «Торпедо» закончился со счётом 5:2 в пользу «Спартака».

4. Я не знаю, почему ты хочешь заставить меня замолчать, я тоже имею право высказаться. 5. Все устали, и разговор не клеился. 6. Недалеко от института находился большой прямоугольный участок, на котором решили разбить сад. 7. Как эта операция ни болезненна, вам придется на неё согласиться. 8. Он давно преподаёт историю. 9. Заплатите за меня, я вам верну, как только получу деньги. 10. Он умышленно обошел молчанием этот вопрос. 11. Существуют различные толкования этой легенды. 12. Я это сделал вполне сознательно. 13. Ваш перевод с французского языка на русский испещрен ошибками. 14. Советую вам посмотреть этот недублированный фильм, он интересен по содержанию и прекрасно озвучен. 15. С его появлением разговор оживился. 16. Она резко ответила, что этот вопрос её не интересует. 17. Флеминг начал рано заниматься медициной и в дальнейшем посвятил ей всю свою жизнь. 18. Я не могу пойти в кино, так как мне надо навестить приятельницу, которая заболела гриппом. 19. Давид Ойстрах передал свой талант сыну, который стал известным скрипачом. 20. Учёный завещал всю свою обширную библиотеку институту. 21. В этом вопросе вы круглый невежда, ваши пробелы непростительны. 22. Хотя она начала поздно заниматься музыкой, из неё вышла блестящая пианистка. 23. На склоне лет она начала заниматься английским языком. 24. Видели ли вы комедию Лопе де Вега «Изобретательная влюбленная»? 25. Не надо переутомляться в ущерб своему здоровью. 26. Вопреки запрету матери девочка гладила кошку.

27. Она питала глубокое уважение к своим учителям.



---

**СВЕТЛАНА ЛЕОНИДОВНА МОКРЯКОВА**

Аналитическое чтение  
Методическая разработка для студентов V курса  
факультета иностранных языков

План университета 2010 года

Позиция 84

Редактор: Е.А. Арсеньева

---

Подписано к печати *13.12.10*  
Усл. печ.л. – 2,75  
Заказ *69-10*

Формат 84x108 1/32  
Уч. изд. л. – 3 п.л.  
Тираж 50 экз.

---

Отпечатано в отделе оперативной полиграфии ВГУ  
600024, г. Владимир, ул. Университетская 2, тел.: 33-87-40

